

LE PLAISIR *des* Livres

- Best-seller : *Le Tigre blanc*, de Robert Stuart Nathan/D-2
- Lettres québécoises : *Pour guérir du mal de mère*, de Raymond Hétu; *Un chameau en Jordanie*, de Roch Carrier; six titres récents en poésie québécoise/D-3
- Histoire : *Pointe-du-Lac (1738-1988)*, de François de la Grave/D-2
- Lettres étrangères : *Hôtel du lac*, d'Anita Brookner; *Ce que pensait Roger*, de John Updike; *Kim-vân-Kiêu*, de Nguyễn Du; *La Lune rousse*, de Pietro Chiara/D-4
- Feuilleton : *Premières alliances*, de Gisèle Bienne; *L'Occupation des sols*, de Jean Echenoz/D-5
- Lettres françaises : *A cor et à cri*, de Michel Leiris/D-5
- Mots : quatre ouvrages sur la langue/D-6
- Journalisme : *Le Vingt-quatre octobre*, de Laurent Laplante/D-7
- Carnets : *Maisons pour touristes*, de Bertrand Bergeron/D-87

Montréal, samedi 11 juin 1988

Troisième Foire internationale du livre féministe De Soweto à Montréal en passant par Rabat et Buenos Aires

FRANCE LAFUSTE

QUAND l'éditrice Carol Spedding organise la première Foire internationale du livre féministe à Londres en 1984, elle a déjà une idée en tête : recréer l'événement tous les deux ans dans un pays différent. La Norvège est

ainsi le deuxième pays hôte en 1986. Et aujourd'hui, les Québécoises Nicole Brossard, Ariane Brunet et Diane Bronson reprennent le flambeau, investies de la noble mission. La troisième Foire internationale du livre féministe ouvrira donc ses portes du 14 au 19 juin, à l'Université de Montréal. Aux deux premières journées destinées aux professionnels du livre, feront suite quatre journées de

conférences, ateliers, tables rondes et lectures publiques en présence d'écrivains de tous les continents.

Organiser un événement d'une telle envergure n'est pas chose aisée. Depuis plus d'un an, la présidente et les deux organisatrices remuent ciel et terre pour s'assurer de la présence d'auteurs parfois mis à l'index dans leur propre pays. Mais, à l'aube de ces six jours fiévreux, elles pous-

sent un soupir de soulagement. Leur entêtement, leurs coups de fil répétés au personnel d'ambassades leur valent la présence confirmée de 212 femmes de 55 pays. « La voix féministe, dit la présidente Nicole Brossard, s'articule différemment selon les pays, l'espace, les réseaux. » Il faut, bien souvent, beaucoup de courage à certaines. Chilliennes, Marocaines ou encore Sud-Africaines, pour transgresser les lois de leur pays. Pas facile dans ces conditions d'obtenir un visa. Les grandes absentes sont les femmes du bloc soviétique : leur seule porte-parole sera la romancière tchèque Iva Kotrla, maintes fois incarcérée. Elle aura à cœur de parler de l'intervention de la femme et du pouvoir sous le totalitarisme, lors de l'atelier sur l'écriture comme profession dangereuse.

Qu'elles viennent de l'Afrique noire francophone ou anglophone, du Maghreb, de l'Amérique latine, qu'elles soient exilées dans les pays européens, qu'elles vivent en Espagne, en Italie ou aux États-Unis, elles se réjouissent de pouvoir se retrouver pour parler de leurs difficultés et de la façon dont elles écrivent leur réalité sociale. Une centaine de stands présenteront plus de 10,000 écrits, ouvrages et périodiques. Du 16 au 18 juin, trois thèmes seront soulevés : la mémoire, le pouvoir et les stratégies de la pensée féministe. Nicole Brossard commente chacun d'eux : « Les femmes sont marquées dans leur corps comme dans leur vie affective. C'est ce qui explique pour-

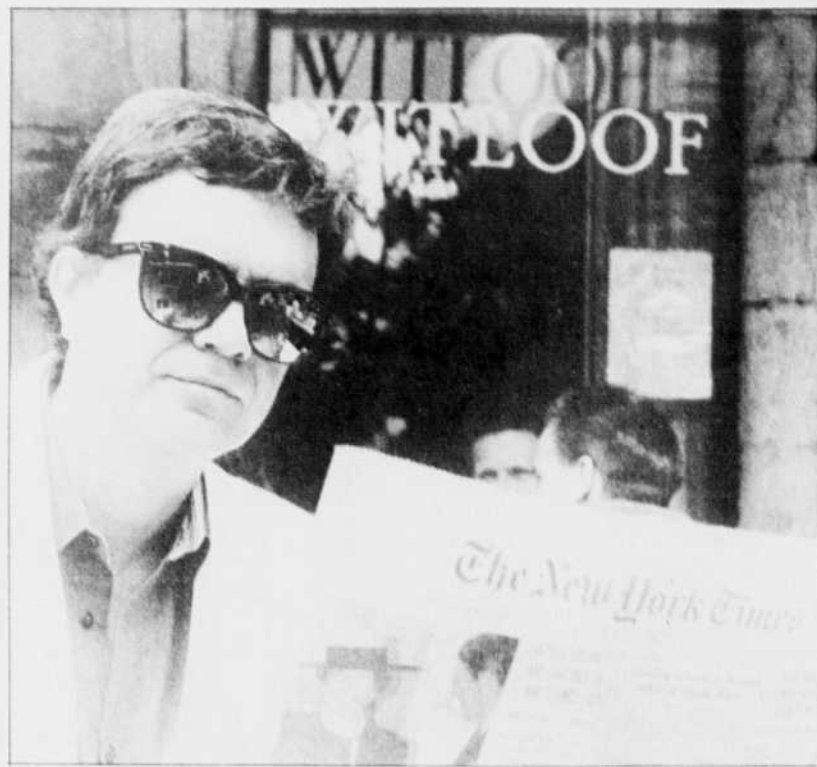


Photo Chantal Keyser

LÉON-GÉRALD FERLAND : « Je me tiens en alerte. Prêt à me trahir. Prêt à tout avouer. Prêt à m'abandonner au premier critique venu... »

Les aveux d'un tueur à pages

GUY FERLAND

Sur les vitres du restaurant, je vois s'avancer une silhouette que je connais bien. Se mélangeant à mon reflet, je remarque, de l'autre côté de la vitre, un homme distingué assis sagement à sa table. Il attend patiemment. C'est un tueur professionnel que je vais rencontrer. Je suis sur mes gardes. Après les présentations d'usage, Léon-Gérald

Ferland, l'auteur de la magnifique sottise *Et voilà que la vie fait naufrage* (Guérin littérature — voir LE PLAISIR DES LIVRES du 28 mai), me lance à brûle-pourpoint : « Le seul sujet qui me passionne, c'est le crime. Pourquoi tue-t-on ? C'est fascinant de penser qu'on puisse avoir une pulsion telle qu'on prend un couteau et qu'on le plante dans le ventre de quelqu'un. C'est fantastique, dans

Voir page D-8 : Ferland



DIANE BRONSON (à gauche), NICOLE BROSSARD et ARIANE BRUNET.

Photo Chantal Keyser

Voir page D-8 : Foire féministe

Les saints martyrs canadiens



Mythe, légende ou réalité historique : cette interrogation au sujet des saints martyrs canadiens sous-tend la patiente démarche engagée par Guy Laflèche, il y a bientôt 10 ans. Du volume que ce professeur du département d'études françaises de l'Université de Montréal publie aux éditions Singulier, à Laval, voici un extrait qui situe la problématique d'interprétation de cet épisode de l'histoire du Canada.

GUY LAFLÈCHE

ON POURRAIT donc croire, comme le présupposent en effet leurs apologistes, que les saints martyrs canadiens avaient tout ce qu'il leur fallait pour être béatifiés et canonisés. Il ne leur fallait rien d'autre que d'être l'objet d'un culte. Or ce culte, dit-on, aurait toujours existé, depuis leur mort au XVIIe siècle. Il aurait tout au plus été fragmenté avec la suppression des jésuites par le pape en 1773 et le rétablissement de la Compagnie de Jésus en 1814 (ou plus précisément par la mort du dernier survivant des jésuites au Canada en 1800 et le retour de la compagnie en 1842) — sans que l'on sache trop pourquoi, car si le culte des saints martyrs canadiens a quelques rapports avec les jésuites, il s'agit d'une pure contingence, dans la mesure où ce mot peut convenir aux voies de la Providence. Bien entendu, tout cela n'a aucun sens ou n'en a que trop, à commencer par la sainteté (instituée) et particulièrement celle des saints martyrs canadiens. En réalité, l'historien jésuite Félix Martin a simplement ressuscité le culte jésuite

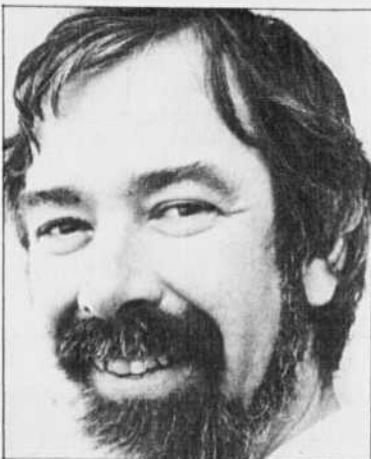


Photo Jacques Grenier

GUY LAFLÈCHE.

Suite à la page D-8

Chicoutimi, capitale de l'empire du Futur

Le 10e congrès Boréal de la SF et du fantastique, du 16 au 19 juin

LORI SAINT-MARTIN

TRADITIONNELS parents pauvres de la littérature québécoise, la science-fiction et le fantastique commencent à se tailler une place de plus en plus considérable dans l'institution. À preuve, la tenue, à Chicoutimi, du 10e congrès Boréal sur la science-fiction et le fantastique québécois et du premier congrès universitaire entièrement consacré à ces deux genres.

Du 16 au 19 juin, se réuniront, à l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), des spécialistes — auteurs, éditeurs, chercheurs, critiques, bédésistes et scientifiques — de plusieurs pays (Québec, Canada, États-Unis, France, Belgique, Suisse).

Organisatrice de l'événement, Elisabeth Vonarburg n'en est pas à ses débuts, puisqu'elle s'est occupée du tout premier congrès Boréal, tenu lui aussi à Chicoutimi, en 1979. Auteur d'un roman, *Le Silence de la cité* (1981), et de deux recueils de nouvelles, *L'Oeil de la nuit* (1980) et *Janus* (1984), directrice littéraire de la revue *Solaris*, elle est chargée de cours à l'UQAC et vient de terminer sa thèse de doctorat, une « théorie-fiction » qui fait le point sur 10 ans de critique et de création.

En effet, en femme nourrie à la fois de théorie et de pratique, Elisabeth Vonarburg est on ne peut mieux placée pour faire la promotion de ces genres pas comme les autres que sont la science-fiction et le fantastique.

Pour elle, la tenue simultanée du congrès ouvert au grand public et d'un colloque spécialisé est un « signe de bonne santé ». Les premiers auteurs québécois de science-fiction

écrivaient dans l'isolement et abandonnaient souvent très vite. Aujourd'hui, les écrivains peuvent se réclamer d'un genre reconnu, qui possède ses amateurs et ses lieux de rencontre. Bref, un milieu s'est formé, depuis quelques années : on retrouve « au moins deux revues de qualité professionnelle », *Imaginaire* et *Solaris*, des éditeurs spécialisés, des collections (aux éditions Logiques, au

Préambule, etc.), des critiques avisés. Le public lecteur ne cesse de s'agrandir, à mesure que croît le nombre de publications : *L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois*, répertoire annuel, recense cette année quelque 400 textes d'une centaine d'auteurs.

Mais qu'est-ce qui distingue ces deux genres de la littérature générale ? Peut-on définir la science-fiction

et le fantastique ? Elisabeth Vonarburg hésite avant de répondre et multiplie les précautions oratoires. La forme, l'écriture, les thèmes sont essentiellement les mêmes que dans la littérature « ordinaire » ; Elisabeth Vonarburg trouve, d'ailleurs, absurde de parler de « paralittérature », terme de marketing sans rapport

Suite à la page D-6



ELISABETH VONARBURG, organisatrice du congrès Boréal.

Photo Jeannot Lévesque

Les adieux du Québec à MARGUERITE YOURCENAR sont signés par :

- Louis-Paul Béguin • Yvon Bernier • André Berthiaume • Marie-Claire Blais • Joseph Bonenfant • Gaétan Brulotte • Jacqueline Coulombe • Guy Désilets • Louis Dussault • Jean Éthier-Blais • Françoise Faucher • Madeleine Ferron • Louise Gareau-DesBois • Louis-Paul Hamel • Réginald Hamel • Pierre Hardy • Alexis Kimov • Marie Laberge • Georgette Lacroix • Michel Larouche • Maurice Lebel • Renée Legris • Gilles Léveillé • Clément Marchand • Hélène Marchand • Claire Martin • Marcel Nadeau • Hélène Ouvrard • Suzanne Paradis • Alice Parizeau • Bertrand Vac • Anne-Marie Voisard

Distribution : QUÉBEC LIVRES En vente chez votre libraire (14,95 \$)

Les adieux du Québec à MARGUERITE YOURCENAR

Si vous aimez MARGUERITE YOURCENAR, vous aimerez ce livre. Si vous ne connaissez pas encore cette immortelle, ce livre est pour vous.



« Cet ouvrage collectif entraînera beaucoup de lecteurs dans son sillage et leur permettra de revivre leur vie aux côtés d'une femme incomparable, quasi divine. » Jean Éthier-Blais LE DEVOIR

Les Presses Laurentiennes 1645, avenue Notre-Dame, Charlesbourg, Qué., G2N 1S6

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Ne pleure pas, ma belle	Mary Higgins-Clark	Albin Michel	(1)*
2 Le Premier Jardin	Anne Hébert	Seuil	(3)
3 Échine	Philippe Dijan	Bernard Barrault	(2)
4 Amour et lumière	Shirley Maclaine	Flamme	(4)
5 Le Prince des marées	Pat Conroy	Presses de la Renaissance	(10)
6 Les vaisseaux du coeur	Benoîte Groult	Grasset	(5)
7 Ma vie comme rivière	Simonne Monet-Chartrand	Remue-Ménage	(6)
8 La femme sous l'horizon	Yann Queffelec	Julliard	(-)
9 Anne d'Avonlea	Lucy Maud-Montgomery	Québec-Amérique	(9)
10 Le grand cahier	Agota Kristof	Seuil	(8)

Ouvrages généraux

1 Le Défil alimentaire	Louise Lambert-Lagacé	Edition de l'Homme	(1)
2 Ces femmes qui aiment trop	Robin Norwood	Stanké	(2)
3 Le Guide des restaurants	Françoise Kayler	Guérin	(3)
4 Pour jeunes seulement	Jocelyne Robert	Edition de l'Homme	(4)
5 La Bibliothèque idéale	Bernard Pivot	Albin Michel	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers

Diogène à Beijing

LE TIGRE BLANC
Robert Stuart Nathan
(traduction de
The White Tiger, 1987)
Paris, Albin Michel
1987, 419 pages

DENIS SAINT-JACQUES

JE NE CONNAIS pas d'autre ouvrage de Robert Stuart Nathan, mais si ce *Tigre blanc* est son coup d'essai, voilà un auteur intéressant à surveiller. Il apporte en tout cas à l'univers soigneusement quadrillé du suspense politique international un peu de renouvellement, sinon dans les formules au moins dans les domaines exploités. Hors des sempiternelles ornières d'une « guerre froide » inévitable, Russes contre Américains, Britanniques, Français, etc., et de l'exception autorisée, Mossad contre Palestiniens, il nous emmène dans les divisions et conflits internes de l'appareil d'Etat de la Chine d'aujourd'hui. Vous verrez, c'est plein de possibilités; à vrai dire, Robert Stuart Nathan nous fait sentir dans son livre que se trouve là un très bon filon que les prospecteurs d'intrigues et coups tordus auraient tort de négliger à l'avenir.

Remplacez la situation initiale de *Gorki Park* non pas à Moscou mais à Beijing (oui, l'orthographe moderne vous situera dans la bonne ville : oubliée Pékin, morte avec le véritable dernier empereur, Mao, le Grand Timonier); vous vous rappelez, un honnête inspecteur de police se voit chargé d'une investigation très, très délicate pour l'autorité qu'il est en

droit d'exercer. Au fur et à mesure qu'il avance ou s'enfoncé, cela ne s'exclut surtout pas, il sent qu'on s'intéresse beaucoup à son enquête au point de la contrarier par-ci, de la pousser dans une nouvelle voie par-là. Et il lui apparaît de plus en plus évident qu'il chasse pour autrui un gibier beaucoup trop puissant pour les moyens dont il dispose. Car toutes les pistes qu'il relève l'entraînent vers les « tigres », les anciens proches de Mao, ceux qui ont participé avec lui à la grande marche et qui sont en train de mourir tour à tour de façon toujours naturelle ou accidentelle, cela va de soi, mais quand même avec une assez persistante régularité. Son acolyte cherche à lui faire comprendre qu'il est urgent de trouver une bonne raison d'arrêter les frais et d'oublier tous les indices inquiétants et les suppositions néfastes qui les mèneront sûrement vers un de ces camps où la « rééducation » est si définitive qu'il n'est plus possible d'en revenir hanter les écrans de Hollywood. Car « l'oiseau qui montre le bec, un coup de fusil l'attend », à moins qu'il ne soit fils du ciel.

Mais notre homme, s'il n'est pas de sang impérial, n'en reste pas moins dangereusement attaché à ses propres convictions pour autant; il faut bien que le suspense se resserre et se dénoue. « Sous-directeur adjoint des enquêtes », voilà une fonction qui laisse une assez grande latitude d'action sans qu'on aie à rendre compte de ses allées et venues à tout moment. Et s'il faut, en plus, que l'officier de police naïf croie en son métier, qui sait ce qu'il ne pourrait pas faire, manipulé dans l'ombre par ce stratège expert qu'il sert sans arriver à le connaître ni à en deviner les motifs ? L'entêtement, la patience, l'expérience et le sens de l'opportunité le mènent à la solution finale sans qu'il soit nécessaire de recourir à des exploits étonnants qui manqueraient peut-être aux amateurs d'action. Notre héros restera jusqu'à la fin un personnage modeste, en pratique dépassé par la portée de son intervention dans un monde totalement corrompu où son honnêteté détonne sans même déranger.

Le *Tigre blanc* manifeste une forte parenté avec le « roman noir » américain; l'intrigue policière y sert à dénoncer une décomposition sociale si généralisée que seuls le cynisme ou la naïveté peuvent permettre d'y échapper. Si vous croyez que les choses vont bien aujourd'hui en Chine depuis la libéralisation de l'économie, c'est, démontre Robert Stuart Nathan, que vous ne regardez plus où vous regardez autrefois, du côté du pouvoir. Mao est mort, il était temps, et il y a à ce propos dans le livre une très significative anecdote que je vous laisse le plaisir de découvrir; cependant, ses successeurs se reproduisent dans un système de clientélisme et de lutte sournoise d'influences qui ont complètement tué la générosité et la solidarité que la révolution, malgré toutes ses erreurs, avait un temps réussi à susciter. Rassurez-vous, pourtant, l'auteur ne nous explique rien de tout cela, il nous raconte une histoire bien troussée à propos d'une Chine que visiblement il aime à travers ses difficultés et ses impasses. Comme Diogène autrefois et ailleurs, il y cherche un homme. À vous de juger s'il le trouve; en tout cas, il ne manque pas de cadavres sur son chemin.

Un village du «début du monde»



POINTE-DU-LAC (1738-1988)
François de la Grave
Pointe-du-Lac, Éditions
du 250e anniversaire
1988, 754 pages

PAUL-ANDRÉ COMEAU

DEPUIS quelques années, on a vu se multiplier les albums qui retracent l'histoire de diverses municipalités du Québec. La recherche des racines et peut-être l'interruption, durant un certain temps, de l'enseignement de l'histoire militent en faveur de ce regard rétrospectif sur ces patelinés « du début du monde ». L'historien François de la Grave et toute une équipe de collaborateurs se sont inscrits dans ce courant en mettant au point cette volumineuse histoire de Pointe-du-Lac. Petite histoire, certes, mais recherche importante et présentation soignée en font un ouvrage qui trouvera place dans de nombreuses bibliothèques.

Pointe-du-Lac est un petit village paisible situé à l'embouchure du lac Saint-Pierre, sur le chemin du Roy. Deux siècles et demi d'histoire tranquille à l'image, d'ailleurs, de ce chalet de villages qui disent le peuplement francophone de la vallée du Saint-Laurent. Dans une première section, François de la Grave retrace les grandes étapes de l'édification de cette municipalité qui est, en fait, issue de la seigneurie des Tonnancour. Après les premiers colons français, viendront à tour de rôle s'installer autour de l'église paroissiale des Acadiens, des Écossais, des Anglais.

Histoire du peuplement, histoire religieuse, évolution des institutions municipales : le plan est, somme toute, classique. L'ouvrage prend, toutefois, une dimension particulière

en raison de la richesse iconographique. Grâce à la collaboration des villageois d'hier et d'aujourd'hui, l'auteur a fait une incroyable moisson de photos et de gravures qui permettent de visualiser le cheminement de cette collectivité. Est-il besoin de préciser que cette dimension ravira ceux qui sont nés dans ce village ou qui y retracent leurs origines ?

Portraits d'hommes et de femmes d'hier et d'aujourd'hui : la petite histoire s'écrit essentiellement au niveau du quotidien. C'est ce qui en fait

l'attrait et qui explique du même coup ses limites. Néanmoins, on y trouvera son compte en parcourant des pages intéressantes sur l'évolution lente du niveau de vie de cette population. Au touriste qui déambule dans les quelques rues du village, qui s'arrête au moulin de l'ancienne seigneurie, l'impression première est maintenant tout autre.

P.S. Dois-je avouer pour être honnête que mon grand-père paternel est né, il y a 120 ans, à... la Pointe-du-Lac ?

LA VIE LITTÉRAIRE

MARC MORIN

La morale du poète

INCONNU en France, où un récent dossier du magazine *Le Point* déplorait cette lacune ne



Photo Jacques Grenier

PAUL CHAMBERLAND, « écrivain en résidence » à l'UQAM.

traduisait même pas l'expression « *writer in residence* », le statut d'« écrivain en résidence » est une invention anglo-saxonne qui permet aux étudiants (et aux professeurs ?) de littérature de côtoyer un « vrai » auteur. L'Université du Québec à Montréal est la seule institution francophone au Québec à se prévaloir de cet arrangement financé en partie par le Conseil des arts du Canada.

Le premier auteur invité à

l'UQAM a été Gérard Bessette en 1984-85. Lui ont succédé Madeleine Gagnon, pour deux années consécutives, et Paul Chamberland pour l'année 1987-88. Monique Proulx prendra la relève à l'automne.

Pour la première fois, l'écrivain en résidence fait don d'un manuscrit à l'UQAM. Lundi 17 h, à la galerie de l'UQAM (1400, rue Berri, salle J-R120), Paul Chamberland remettra à la bibliothèque de l'université un manuscrit intitulé *Un livre de morale*. Le poète en lira d'ailleurs un bref extrait au cours de la réception organisée par André Vanasse, du département d'études littéraires.

Récemment aux P.U.L.

QUATRE OUVRAGES ont été lancés, début mai, par les Presses de l'Université Laval :

- Guy Champagne, coordonnateur scientifique au Centre de recherche en littérature québécoise (Crelq) de Laval, a préparé une édition critique de *L'Œuvre poétique d'Eudore Évanturel*, poète de Québec auteur d'un unique recueil, *Premières Poésies* (1878), mis « à l'Index » par la critique ultramontaine du temps. Il s'agit du 26e ouvrage à paraître dans la collection « Vie des lettres québécoises » (396 pages, \$ 29).
- Géographe et professeur à Laval depuis 1981, Serge Courville a dressé, avec trois étudiants — Jacques Crochetière, Philippe Desaulniers et Johanne Noël — un « répertoire documentaire et cartographique » des *Paroisses et municipalités de la région de Montréal au XIXe siècle (1825-1861)* (368 pages, \$ 39).
- Dans la collection « Ethnologie de l'Amérique française », Conrad

Laforte et Carmen Roberge, du département d'histoire de Laval, publient un ouvrage sur les *Chansons folkloriques à sujet religieux* (408 pages, \$ 34,95).

— Enfin, l'architecte et ethnologue charlevoisien Cyril Simard, président du Centre commémoratif Félix-Antoine-Savard et de la papeterie Saint-Gilles, s'est intéressé à l'une des réalisations les plus chères à l'auteur de *Menaud, maître-draqueur : Les Papiers Saint-Gilles. Héritage de Félix-Antoine Savard* (160 pages, \$ 19,95).

Rencontres

DE 14 h à 16 h aujourd'hui, à la librairie Hermès (1120, rue Laurier ouest), les lecteurs sont invités à rencontrer Réal La Rochelle, à l'occasion de la parution de son livre *Callas. La diva et le vinyle*, une coédition Triptyque/La Vague à l'âme.

Lundi 19 h 30, la bibliothèque municipale de Boucherville (501, chemin Dulac) reçoit Noël Audet, auteur du roman *L'Ombre de l'épervier*, paru en avril chez Québec/Amérique (voir LE PLAISIR DES LIVRES du 14 mai).

Une espérantiste

JANOU SAINT-DENIS reçoit, mercredi 21 h, la poétesse Hélène Blais, qui a publié en français et en espéranto un recueil intitulé *Scribe haletante*, aux éditions Onde. Elle récitera et chantera en s'accompagnant à la guitare. Aimée Dandois-Paradis fera de même en deuxième partie. La Place aux poètes a lieu à la Folie du large (1021, rue de Bleury). Renseignements : 397-1222.

Rectificatif

Le grand prix des Forges

NOUS AFFIRMIONS, dans notre chronique de la semaine dernière, que le grand prix de la Fondation des Forges n'avait pas été attribué en 1987.

Le poète André Roy nous signale, à juste titre, qu'il a remporté ce prix l'an dernier, pour son recueil *L'Accélérateur d'intensité*, une coédition des Écrits des Forges et du Castor

astral. Toutes nos excuses à l'auteur et à ses éditeurs. — M.M.

■ Un grand livre

Lettre adressée à Jean Royer. J'AI lu, le samedi 5 mars, votre critique concernant Louky Bersianik. Avant aujourd'hui, c'est certain, je voulais vous remercier d'avoir en-

tendu « la voix inoubliable » de cet écrivain.

Moi aussi, je pense que *Kerameikos* est un très grand livre et vous l'avez découvert malgré la publication d'un si grand nombre de livres. Je vous en suis reconnaissant, car votre critique a certainement soulevé une curiosité certaine pour ce livre et ainsi faire connaître à un plus grand nombre de personnes « la voix inoubliable » de Louky Bersianik. Merci beaucoup.

— GEORGETTE PROVENCER
Drummondville, le 27 mai.

François Charron

LE MONDE COMME OBSTACLE

FRANÇOIS CHARRON
LE MONDE
COMME OBSTACLE
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



Une langue qui restitue à la beauté sa grâce et au tragique sa légèreté démesurée.

POÉSIE

LES HERBES ROUGES

ANDRÉ BRETON



En vente chez votre libraire
DIFFUSION PROLOGUE



POUR DES VACANCES PAS BÊTES IL FAUT LIRE:

MYRIAM PREMIÈRE

et

MARYSE

de Francine Noël

Les romans de notre époque!

vib éditeur

la petite maison DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Saisie et traitement de textes • saisie et traitement de données • typographie et mise en pages • création graphique • impression au laser • scanner



5450, Côte-des-Neiges, suite 122 • 731-2348

Fait LE DEVOIR pour le croire!

Un récit pour l'ombre, l'autre pour le soleil

POUR GUÉRIR DU MAL DE MÈRE
Raymond Hétu
Montréal, VLB éditeur
1988, 116 pages

UN CHAMEAU EN JORDANIE
Roch Carrier
Montréal, Stanké, 1988, 157 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

SE GUÉRIT-ON du mal de mère ? J'ai tant aimé la mienne que je ne m'en console pas. Comment imaginer une Folcoche comme celle de l'auteur de ce récit prenant, émouvant, éprouvant, courageux et véhément ? La lecture terminée, je n'arrive pas à la percevoir, cette femme qui n'a pas de nom, mère malgré elle. « Je comprends mieux aujourd'hui l'envergure de la lutte que tu as entreprise pour te défaire du rôle de nourrice et de domestique qui t'était assigné par le fait d'être femme. » Voilà ce qu'il lui concède. Il s'adresse à elle constamment dans ce réquisitoire définitif où il n'est plus question de lui trouver des excuses, des motivations. Plus jeune, il a fait cela dans la solitude d'un lit d'hôpital, écrivant dans son journal intime qu'elle aura tôt fait de découvrir. Il voulait tant qu'elle l'aimât ! Il a tout fait pour ça, ne récoltant que mépris et sévices. Le jour du divorce de ses parents, devant le comportement de sa mère, il a décidé que c'était sa « dernière tromperie ». Il ne l'a plus revue, a tenté de l'effacer de sa mémoire. C'est 20 ans plus tard, quand il a, avec beaucoup de difficulté, appris à aimer, qu'il ressent cette absolue nécessité de se réapproprier son enfance dans ces lignes. « J'hésite, je recule, je me laisse distraire. Je retarde ce moment depuis des mois. Je repousse à plus tard cette épreuve. La peur m'envahit dès que je m'approche de ton spectre, du souvenir de ton visage marqué par la colère. »

Après ces premiers mots, il va s'appliquer à retrouver les morceaux du « casse-cœur ». La quête sera dure, sans quartier. C'est une opération à cœur ouvert. On n'essaiera pas de comprendre cette mère despotique, coléreuse (menteuse et hypocrite, je crois) et superbement manipulatrice. On la devine, la suppose, victime, elle aussi, d'une fondamentale insécurité. On ne s'appliquera pas davantage à comprendre le père qui préfère boire et se laisser abîmer d'injures par sa femme plu-

tôt que de prendre le large ou les commandes. C'est la souffrance de l'enfant que ce récit s'applique à décrire pour nettoyer la plaie. C'est là qu'il trouve son contenu de vérité et rejoint chez tout lecteur une fibre essentielle : ce moment dans la vie où le besoin d'amour était éperdu de tendresse et de caresses. Cet enfant-là fait tout pour qu'elle l'aime et incorpore si bien la culpabilité qu'il somatise : asthme et malaises divers. Hôpitaux, médecins, psychiatre ; la mère, elle, ne s'embarrasse pas d'expédients pour déculpabiliser.

Je n'aime pas beaucoup les récits de « vécu », les histoires de cas. Celui-ci, entrepris pour son effet thérapeutique — l'épilogue n'en fait pas mystère — se lit avec beaucoup d'intérêt parce qu'il est écrit avec une âpre honnêteté et une sobriété remarquable. La démarche analytique convenait à l'auteur, professeur de psychologie. La plus grande vertu de son texte est d'explorer les zones dangereuses de l'amour filial sans trop laisser le jargon de la psychologie se pointer la tête. « Familles, je vous hais », disait Gide. Un beau cas, lui aussi !

Par contraste avec le récit de Raymond Hétu, celui de Roch Carrier fait effet de lecture de plage. D'abord parce que c'est un récit de voyage avec chameau, désert, petit Bédouin et même audience auprès de Hussein de Jordanie. Aussi parce que l'écrivain de métier, auteur de renom et voyageur aguerri, choisit de s'effacer et de faire parler le « Voyageur d'Amérique ». Cela lui permet d'en dire moins, de ne pas s'enfermer dans les analyses et les explications, de laisser parler le voyage, en formulant plutôt les grandes questions. Il le faisait déjà dans *L'Ours* et *Le kangourou*, à propos de l'Australie. Est-ce effet de chameau, de jeune Bédouin (oubliez Gide !), de cité sculptée dans le granite ou de paysages bibliques ? Celui-ci m'a séduit davantage par son écriture elliptique et imagée, celle d'un écrivain plutôt que d'un reporter, dotant aimablement ce qu'il faut au lecteur d'information pour que ces questions que l'Histoire et le Temps adressent au Voyageur d'Amérique prennent toute leur résonance. De cette façon, ce petit récit se place honorablement dans la riche tradition littéraire des grands récits de voyage.

Toute la grâce de ce récit tient à Fahti, à cause de son jeune âge et de son appartenance au pays millé



Photo Radio-Canada

ROCH CARRIER.

naire, à la race des seigneurs du désert. Quand le jeune Bédouin ouvre la radio dans la voiture du Voyageur d'Amérique pour entendre de la musique rock, le Temps se ratatine. Dans cette Jordanie de La Palestine, l'Histoire se mord les doigts.

Le récit est très court. Fahti sert de guide au Voyageur pour visiter la ville antique inhabitée de Petra. Au cours de la visite son chameau se cabre, se blesse, et on doit le tuer. Fahti a perdu son seul gagne-pain. Le Voyageur se sent indirectement responsable. Concerné en tout cas, et peut-être en mesure de l'aider. Il emmène Fahti avec lui à Ammam où il a rendez-vous avec le Roi Hussein. Souvent le Voyageur relit ses notes d'histoire. Souvent il croit entendre dans les propos pleins d'aplomb du jeune Bédouin, une sagesse ancestrale. Cette candeur n'est pas affectée. Elle tient à cette extraordinaire disponibilité que suscite le voyage, et à l'historique complexité de ces gens d'un autre monde et d'un autre temps que le voyageur se doit de respecter.

Un beau récit, à lire en vacances au fond du jardin ou dans une moite nuit blanche, pour se demander non pas où va le progrès mais ce que c'est vraiment.

LA POÉSIE QUÉBÉCOISE

GUY FERLAND

EFFACEMENTS

Jacques Sojcher, *Pour précipiter l'absence*, NBJ, 22 pages.

« EFFACER les traces de soi », c'est aussi tracer les effacements de soi. Dans son recueil, Jacques Sojcher tente d'écrire une « biographie sans sujet », par un « travail de deuil », par une « dépense de langage en pure perte » et par le « déplacement immobile dans l'acte d'écrire ». Les mots manquent pour décrire cette absence de mots, de moi. Il faudrait restituer toute « la musique de cet oubli de soi » qu'est le recueil en entier pour faire sentir l'exaspération de ne pouvoir dire cela, la perte d'identité, la mort, ce qui « soustrait ce qui s'efface à l'effacement ». Jacques Sojcher atteint un point limite de l'expression en défaisant ce qui est dit.

COMÉDIE

Marthe Jalbert, *Le Centre dissolu*, Triptyque.

DONNER un sens à sa vie, c'est également lui donner un centre autour duquel tous les événements et les lieux d'une existence tournent. Marthe Jalbert décentre ce centre en multipliant les éclats des mots. L'enfance est pour elle « un paradis de pérennité des choses de la mémoire », un « présent absolu », car « les actes répétitifs de l'enfance [...] fondent l'être/en lui faisant découvrir son territoire ». Ce « lieu de toutes les actions » se dissout avec le temps. Adviennent ensuite l'oubli et le

vide et l'image de la chose et les lieux du passé et le temps a passé. Ce qu'on nomme souvenir.

PIERRE

Guy Marchand, *Sédiments de l'amnésie*, avec cinq dessins de Denis Charland, éditions du Noroit, coll. « L'Instant d'après », 72 pages.

DANS la mémoire, l'oubli se dépose lentement, laissant flotter les souvenirs en suspension. Les mots servent ici de support. « Là où se situe l'absence/ un fossile persiste/ dans le filament/ du verbe. » Les poèmes de Guy Marchand nous ramènent à l'origine, au roc, à la pierre, à l'éclatement, là où « le poème ouvre la voix/ l'éternité en contraction/ propulse/ des murmures de cailloux ». Avec des métaphores minérales, un « langage sifflé sur la pierre du corps », Guy Marchand, par ricochet, représente la vie. « Marcher sur les os » (deuxième partie du recueil), nous plonge sauvagement dans les « vertèbres du miroir », au cœur de nous-mêmes. « En équilibre » (troisième partie), nous entraîne « plus loin que le mot », sur le bord de « la réalité falaise » où « on ne risque plus d'y tomber », « que le son qui se perd/ soit donc seul/ à en garder mémoire à sa façon ».

NOM DE L'AMOUR

Jean Chapdelaine Gagnon, *Malamour*, avec deux aquarelles de Ghislain Biron, éditions du Noroit et éditions Jacques Brémont, 60 pages.

UN DÉPART, des souvenirs, le travail des mots, la poésie. Une ode à un disparu, Jean Chapdelaine Gagnon, par un choix précis des mots, par leur agencement judicieux, par des bribes de souvenirs, restitue la douleur et le bonheur d'aimer. Les visages de l'attente se déploient devant nos yeux écarquillés par tant de sensibilité exaspérée. À rebours, dès l'origine, l'amour apparaît comme une déchirure dans ces poèmes où chaque bruit, chaque mot, rappelle l'absent. « Quel est ton nom dis-/ Tu mon amour/ Quel nom ré- pète le tien/ Comme une interminable vie/ Dans l'instant d'une mémoire/ Vois-tu toi aussi/ Le temps amnésique qui nous sépare/ Dès le premier regard. »



DANSE

Janick Belleau, *L'En-dehors du désir*, éditions du Blé, coll. « Rouge », 105 pages.

MARY MEIGS, l'auteur de *La Tête de Méduse*, affirme de ce recueil qui nous vient du Manitoba : « *L'En-dehors du désir* : tout ce qu'il y a de grave, d'humoristique, de violent, d'érotique. J'ai été frappée par l'étrange dimension, créée d'une part par les pas de ballet et, d'autre part, par des mots simples et puissants, qui fait qu'on voit les poèmes. Je considère que Belleau a inventé une forme poétique multi-dimensionnelle d'une grande originalité. » Soulignons également les très belles illustrations de Diane Desmarais.

SECRETÈ

Hélène Marcotte, *Clandestine*, Le-méac, coll. « Poésie », 158 pages.

CE RECUEIL a mérité à son auteur le prix Octave-Crémazie 1988 de la relève de la poésie québécoise au dernier Salon international du livre de Québec. Rebelle, Hélène Marcotte « trace un pays à pas de loup », elle « dérobe la mémoire », elle est « d'une dernière colère », « il y a l'écriture, l'aptitude à l'amer cette fièvre/ implicite sous ma langue si petite la blessure l'aube/ hiberner ma nudité tout chavire et s'isole ». Les mots décrivent « le corps en chute et l'impossible/ résurrection », « c'est toujours la chute mesurée les lèvres closes les pas/ livrés aux hasards l'absence qui demeure femme ».

Projet d'une Histoire des femmes en cinq volumes

PARIS (AFP) — La maison d'édition italienne Laterza a présenté la semaine dernière, à l'Institut culturel italien de Paris, le projet d'une *Histoire des femmes* de l'Antiquité à nos jours.

Soixante-dix auteurs français, anglo-saxons, italiens ou allemands se sont réunis autour de l'historien Georges Duby, récemment reçu à l'Académie française, et de l'universitaire parisienne Michelle Perrot.

Pendant longtemps, les femmes ont été laissées dans l'ombre de l'histoire. C'est leur place, leur condition, leur image à travers les siècles que les auteurs veulent aujourd'hui réhabiliter.

L'oeuvre sera divisée en cinq volumes, chacun étant assumé par une

ou deux responsables. Elle se propose de présenter pour un large public le bilan des recherches menées dans la plupart des pays européens et aux États-Unis. Cette histoire s'attachera à montrer les femmes dans leur vie quotidienne ainsi que l'évolution des rapports entre les deux sexes.

Les cinq volumes paraîtront en italien fin 1990 à fin 1992 et seront ensuite traduits en plusieurs langues.

estuaire
été 1988 / no 49

vient de paraître

5.05. Soleil

estuaire
une revue essentielle

5.05. Soleil

6,00\$ l'exemplaire
 Abonnement 4 nos (1 an) 18\$
 Abonnement 8 nos (2 ans) 34\$
 Abonnement 12 nos (3 ans) 40\$

Envoyez votre chèque ou mandat poste à

estuaire
C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, H2V 4N1

NOM.....
 ADRESSE.....
 CODE.....

Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

Joëlle Morosoli

LE RESSAC DES OMBRES

PIERRE TROTTER

Ma Dame à la licorne.

184 pages — 16,95 \$

Ce premier roman nous entraîne à cette frontière entre la vie et la mort qu'est la mélancolie comme deuil auquel il est impossible de se dérober.

Roman
• l'Hexagone

JOHN IRVING

JOHN IRVING

L'ÉPOPÉE DU BUVEUR D'EAU

roman
Seuil

24,95\$

CE ROMAN DE JOHN IRVING -SANS DOUTE SON PLUS DRÔLE-

relate les heurs et malheurs de Fred «Bogus» Trumper, fumiste bourré de charme et de bonnes intentions, farfelu ordinaire qui s'obstine à croire qu'il pourrait bien faire quelque chose de sa vie. Mais quand votre tête et vos sentiments sont comme une passoire, quand vous êtes incapable de vous engager dans quoi que ce soit ou envers qui que ce soit, faut-il vous étonner que votre vie soit un gâchis?

L'ÉPOPÉE DU BUVEUR D'EAU, le deuxième roman de John Irving en anglais enfin traduit en français.

Éditions du Seuil

LÉON-GÉRALD FERLAND

Et voilà que la vie fait naufrage

194 pages — 12,95 \$

«... Le narrateur nous entraîne dans les plus exquises et illicites escapades. (...) Facile de se faire le complice de cet homme de goût, d'esprit et de culture haut de gamme. (...) C'est un esprit brillant, une splendide machine à penser, sans componction, cultivant une saine dérision.»

Jean-Roch Boivin
Le Devoir

GUÉRIN LITTÉRATURE
Distributeur exclusif: Québec Livres

LE PLAISIR des livres

Presque des vacances

HÔTEL DU LAC Anita Brookner traduit de l'anglais par Solange Lecomte Paris, Belfond, 1988, 204 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

« SI L'ON tient compte avant tout de ses propres désirs, on arrive plus facilement à ses fins. On apprend l'égoïsme et c'est une expérience extraordinaire. Le fait d'accepter sciemment d'être centré sur soi-même peut être le point de départ de toute une nouvelle vie. »

Vous n'avez pas été élevés comme ça. Moi non plus. Edith non plus. Edith, l'héroïne d'Anita Brookner, a grandi comme vous et moi dans la conviction qu'il ne faut porter que la

moitié d'un manteau, multiplier — Dieu seul sait comment — les pains, tendre l'autre joue, et mille autres sottises qui en conduisent plus d'un au rûme, au Bien-Être ou à la dépression. Ajoutons à cela qu'Edith est britannique : il y a, par bien-séance, des choses qu'elle ne doit pas se permettre. Mais elle est aussi une femme intelligente, autonome, célibataire et écrivain. Toutes ces qualités, réunies en un mordillant diabolique, titilleront l'égoïsme d'Edith et l'inciteront à commettre l'irréparable. Elle encourra ainsi la disgrâce de ses proches qui l'expédieront sur les rives brumeuses et fraîchissantes d'un Léman quasiment hors-saison pour qu'elle y recouvre ses sens.

Là, elle vivra quelques semaines entourée d'êtres étonnants, excentriques ou guindés, riches ou pas, dans un hôtel sans poussière ni désordre (nous sommes en Suisse !) mais sentant fort le suranné et le convenable (nous sommes en Suisse, bis !). Elle

tentera en vain d'y pondre un roman, mais s'appliquera, dans une longue lettre-journal, à étudier les autres clients de l'hôtel comme on jauge d'éventuels personnages. Edith subira somme toute assez bien son mini-exil. Ce sera presque des vacances. En se promenant au bord du lac dans un cardigan informe et incolore, en mangeant des gâteaux et en buvant des cafés, elle réfléchira à son sort, bien sûr, mais se laissera aussi courtiser par un gentleman glacé sous ses séduisants dehors.

Malheureux mélange que celui d'un homme courtois, de la solitude rampante et de l'éducation qu'on a reçue (sois sage, raisonnable, case-toi, une femme bien ne saurait vivre sans mari, et autres préceptes éducatifs). Rendra-t-il notre héroïne obéissante, correcte et altruiste ? Mais non. La passion de s'appartenir tout à fait affine la perspicacité : elle conduira donc Edith à voir les dessous pas très jolis des apparences et

lui inspirera un second « péché » d'égoïsme aigu. C'est là-dessus que se termine le roman et qu'Edith sauve — de justesse — sa peau de l'un des plus insidieux enfers que nous réserve la bienséance quand on y cède trop.

Mais quel fut donc le terrible crime de cette femme ? Au lecteur de vivre au rythme vaudois de l'Edith punie et d'apprendre à la vitesse où elle la raconte l'abomination dont elle s'est rendue coupable. Il aura ainsi pris plaisir à un ouvrage à mi-chemin entre le best-seller et le roman-roman littéraire, un livre couronné, du reste, par le Booker Prize en 1984, fort divertissant et habilement ficelé. Anita Brookner — qui est loin d'en être à ses premières armes et que la critique compare, un peu vite à mon gré, à Virginia Woolf ou Katherine Mansfield — connaît de près les règles british qui autorisent, réprévoient ou carrément condamnent tel ou tel comportement. Elle en a tissé Hôtel du lac, une histoire très « comme il faut », mais avec ce petit peu de délinquance qui donne du piquant aux choses et aux pensées les plus nobles.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

COUP DE TÊTE

Oliver Sacks, L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau, Seuil, 313 pages.

PRÉSENTÉ un siècle après les Études sur l'hystérie (1895) de Freud et Breuer, voici un autre livre qui ébranle les assises de la psychologie. Oliver Sacks est un neurologue réputé qui parcourt les rues de New York en quête de maladies à répertorier. Pour lui, chaque malade a son histoire qu'il s'agit de raconter. Il pratique une « science romantique ». Son dernier livre, qui fait grand bruit aux États-Unis, relate des histoires de cas. Une femme caricature instantanément tous les gens qu'elle rencontre dans la rue, un homme oublie tout et invente à mesure des histoires abracadabrantes, une femme libère ses inhibitions et rajeunit à la suite d'une syphilis tardive, etc.

BEST-SELLER

John Irving, L'Épopée du buveur d'eau, Seuil, 340 pages.

DEUXIÈME roman de John Irving, L'Épopée du buveur d'eau relate les heures et malheurs de Fred « Bogus » Trumper, fumiste bourré de charme et de bonnes intentions, combinard superbe, farfelu ordinaire qui s'obstine à croire qu'il pourrait bien faire quelque chose de sa vie. Sa femme veut le quitter, sa maltresse veut un bébé, un cinéaste d'avant-garde veut réaliser un film à partir de sa biographie ; un documentaire sur l'échec ! Bref, c'est un succès assuré pour l'été.

REPRISE

Samuel Beckett, L'Image, éditions de Minuit, 19 pages.

NON, ce n'est pas le nouveau texte de Beckett qu'on attend depuis 1981, depuis Mal vu mal dit. C'est présenté comme un texte des « années 50 », publié une première fois dans une revue an-

L'HOMME QUI PRENAIT SA FEMME POUR UN CHAPEAU



glaise, Quaterly Review. Les éditions de Minuit précisent : « Écrit entre les Textes pour rien et les Foirades, L'Image annonce un peu le couple qui est décrit ensuite dans Assez en 1966. » Jean-Pierre Thibaudat, dans Libération, a montré qu'il s'agissait plutôt d'une première version d'un épisode de Comment c'est (pages 42 à 48). De toute façon, c'est l'occasion idéale de voir les états successifs d'un texte d'un immense écrivain avarié de ses brouillons.

NOMS

Jean-Louis Beaucarnot, Les Noms de famille et leurs secrets, Robert Laffont, 355 pages.

NOTRE NOM fait partie de notre patrimoine le plus intime. Nous y sommes profondément attachés et pourtant, qu'en savons-nous ? Que connaissons-nous de l'origine de ce mot qui nous vient du fond des âges ? Comment est né notre nom ? Pourquoi l'a-t-on donné à l'un de nos ancêtres et comment a-t-il pu se transmettre jusqu'à nous ? Que signifiait-il à l'origine, dans le contexte de la région de France où il a vu le jour ? Jean-Louis Beaucarnot, spécialiste de généalogie, analyse 6.000 noms de famille, et leur fait livrer les secrets qui nous font revivre la vie de nos ancêtres.

THÉÂTRE

Marie-Claire Blais, L'Ile, VLB éditeur, 88 pages.

DES HOMMES, des femmes se retrouvent sur une île, faite de plages, de mer et de soleil, comme échoués pour la vie, pour la mort. Ils partagent un même destin, qu'ils soient blancs ou noirs, jeunes ou vieux, dans la marge ou dans la norme, sur cette île que tous les fleaux modernes attaquent : le racisme, le sida, l'indifférence, l'incommunicabilité. Car cette île de bonheur et de malheur, qui n'est pas à l'abri des vents, c'est en quelque sorte la réplique de notre société où rien n'est jamais acquis, où tout doit toujours se négocier.

CE QUE PENSAIT ROGER

John Updike traduit de l'américain par Maurice Rambaud Paris, Gallimard, 1988

LETTRES AMÉRICAINES

MONIQUE LARUE

ALORS que les gens de science et de technique, pour être cultivés, doivent se tenir au courant de la production artistique de leur époque, les littéraires se permettent souvent d'être, sur le plan scientifique, d'une ignorance inexcusable, qui réduit leur propos. Ce roman de John Updike est, au contraire, un pont entre la science, la technologie, la littérature et la tradition théologique chrétienne. Une homme.

Ancien ministre devenu professeur de théologie, Roger Lambert reçoit la visite d'un ami de sa nièce Verna, un fana de l'informatique, boutonneux, jargonneux, agaçant : « de ces gens qui se coulent dans la détroite désinvolte et la candeur fourbe de l'étudiant juvénile comme dans une carrière permanente et dûment rémunérée ». Dale Kholer est venu solliciter de l'aide pour obtenir une bourse de la faculté de théologie. Son projet : « démontrer à partir des données physiques et biologiques existantes, au moyen de modèles et de manipulations sur ordinateur digital électronique, l'existence de Dieu, c'est-à-dire d'une intelligence agissante et souveraine derrière tous phénomènes ».

Gadget, se dit, comme vous, Roger Lambert. Et pourtant. La démonstration de Kholer, comme celle de



Photo © Howard Walker/Knopf JOHN UPDIKE.

Pascal, l'inventeur de la machine à calculer, ne peut que forcer la médiane du lecteur intelligent, c'est-à-dire disponible. « Dieu est en train de transparaitre », prétend l'étudiant. Dans la récurrence troublante du nombre « dix puissance quarante », dans l'intervention manifeste de la main de Dieu dans l'évolution, dans l'énergie contenue dans le poing divin au moment du Big Bang, dans la limite de l'intelligence artificielle. Hofstadter, le grand-prêtre de Palo Alto, « peut bien raconter ce qu'il veut au sujet des "boucles bizarres" » : il ne sera jamais capable de faire se « reprogrammer tout seul un ordinateur ou encore de le pousser au suicide ». La science, plus que jamais, conduit à Dieu.

Lecteur de Barth et de Tillich, spécialiste des hérétiques, exégète de Marcion, Tertullien et autres grands théologiens, Roger Lambert objecte à Kholer que prouver Dieu, c'est le nier : « la difformité et la maladie »,

le « carnage qui régit le royaume de la vie », exigent plus qu'une déduction ou une induction : la foi. Croire en Dieu, c'est croire que ce Dieu existe même s'il permet que Verna, la nièce de Roger, l'amie de Kholer, soit devenue enceinte d'un Noir, qu'elle garde son enfant, qu'elle la martyrise. Dieu laisse agir le Mal. Il nous a incarnés, il nous fait naître de femmes : tel est l'éternel mystère, rappelle Updike à la suite de Bernanos et autres écrivains chrétiens.

La seule dialectique théologique suffirait à faire de Ce que pensait Roger un passionnant tour de force. Mais il ne s'agit ni d'une thèse, ni d'un « roman à thèse ». Kholer ne sera pas tant démolé par les argu-

ments de Roger Lambert et de ses collègues théologiens que par Esther, la femme de Roger, qui se jettera sur l'étudiant comme une goule, tirant de son corps de jeune homme tout le suc dont a soif une « femme d'âge mûr [qui] cède à la surexcitation ». La Femme, au sexe écarlate, détourne de Dieu...

En ces temps « où nous savons tous, relativement parlant, de moins en moins de choses, dans ce monde où il y a trop à savoir », Updike soutient la mission humaniste de l'écrivain. Au pays du best-seller, il confie au romancier le rôle de penser. Ce n'est pas rien. Même en cette crise du livre, de telles générosités définissent, encore, la littérature.

Mariage en blanc

KIM-VÂN-KIÉU

Nguyễn Du traduit du vietnamien par Xuân-Phuc et Xuân-Việt Paris, Gallimard coll. « Connaissance de l'Orient » 1988

NAÏM KATTAN

COMPOSÉ au début du 19e siècle, le poème de Nguyễn Du est une belle histoire d'amour qui est un grand classique de la littérature vietnamienne et qui, au cours des années, est devenue une légende. Mandarin en 1725, mort en 1820. Mandariner, il était un homme taciturne, effacé. Il a choisi d'adapter une histoire chinoise du 16e siècle, histoire populaire et banale qu'il a transformée en un merveilleux récit poétique.

Kiéu est une jeune fille pure et belle ; Kim est un jeune homme noble et courageux. Ils sont fiancés et ils vont se marier ; ils pourraient connaître le bonheur parfait et vivraient sans histoire. Or leur destin, inscrit d'avance, les éloigne, les déchire avant de les réunir finalement. Kim doit partir pour une affaire familiale et, pendant son absence, le père de Kiéu est pris au piège par des aventuriers. Pour le sauver, sa fille Kiéu accepte de devenir « fille aux entrailles déchirées », c'est-à-dire courtisane.

Dès lors, ses malheurs s'accroissent. Elle plonge dans la déchéance avant d'être sauvée par une bonzesse et elle devient elle-même bonzesse. Kim revient, souhaite s'unir à elle en dépit de toutes les péripéties de malheur mais Kiéu se déclare indigne de lui, lui demande d'épouser sa soeur Vân et de contracter avec elle un mariage blanc. Ils vivront sous le même toit, écouteront la musique, mais ne partageront pas la même couche.

Ce poème se partage entre le confucianisme et le bouddhisme. Celui-ci dicte la fidélité aux parents, précepte que suivent Kim et Kiéu sans se soucier de sacrifier leur propre bonheur et de mettre en danger leur propre vie. Mais il y a aussi le principe bouddhique, selon lequel chaque personne obéit à son destin et doit apprendre et tenter de l'accepter

sans tenir compte des conséquences.

Ce qui m'a retenu dans ce récit poétique, c'est le complexe cheminement de l'amour et son triomphe final. Du chante la fidélité. Après leurs retrouvailles, Kim dit à sa fiancée perdue et redécouverte : « De tout temps, dans le devoir auquel sont soumises les femmes, il y a bien des manières d'observer la fidélité. Il y a la situation normale, mais il y a aussi les circonstances extraordinaires et les exceptions s'imposent là où la règle ne peut être suivie. Dans votre exemple, la piété filiale a tenu lieu pour vous de fidélité. Nulle poussière au monde n'a pu souiller ce corps ! Voici que la fleur fanée renaît à un plus vif éclat. Voici que la lune à son déclin devient 10 fois plus resplendissante que la pleine lune d'autrefois. »

Le dépaysement dans le temps et l'espace ne fait qu'accentuer l'émotion qu'on ressent à la lecture de ce merveilleux chant d'amour et de fidélité.

La vérité est un miroir

LA LUNE ROUSSE

Piero Chiara traduit de l'italien par Roland Stragliati Paris, Julliard, 1988, 153 pages

JACQUES CROUSSET

IL EN VA de l'argent comme de l'amour : il se dépense, encore faut-il avoir la chance de le faire. Pylade Spinacrocce, lui, le héros de La Lune Rousse, ne l'aura pas.

Revenu récemment d'Argentine, où il s'est enrichi à la faveur d'un long exil (il est maintenant dans la soixantaine), il s'installe dans sa région natale, plus précisément dans les environs de Langhirano, un petit village situé non loin de Parme. (C'est à Langhirano, paraît-il, et non pas à Parme comme on serait porté à le croire, que l'on fabrique le jambon dit de Parme et autres cochonnailles renommées. Ceci dit pour les amateurs, s'il s'en trouve.) Là, après achat d'une villa coscuse, il engage une fort accorte gouvernante, nommée Maria Malerba. Cette Maria

Malerba n'est pas avare de ses charmes (ils sont, d'ailleurs, abondants, nous dit-on), elle en fait aussi profiter à notre vieux riche. Mais, ce faisant, elle le perdra, notre vieux riche, et se perdra elle aussi.

Car survient dans le paysage le séduisant Dr Francesco Salmarani, mari de Myriam Spinacrocce, la fille de Pylade. Le beau docteur, pressentant quel genre de commerce entretient la gouvernante avec son patron, et voulant faire main basse sur la fortune de son beau-père, entreprend de la séduire. Cela fait (très facilement, inutile de le préciser), il imagine avec elle un plan consistant à dérober tout le pécule du vieux, lequel se trouverait dans un coffre-fort presque inaccessible. Ce pécule se compose, pour l'essentiel, de devises étrangères que le vieux a réussi à sortir d'Argentine par un moyen assez peu conventionnel : dans un cerceuil.

Mais voilà, le docteur n'est pas le seul à avoir imaginé un tel plan. Deux jeunes gens, ayant eu vent de la cachette de Pylade, se sont aussi mis dans l'idée de s'enrichir à bon

compte. Un beau soir, ils s'introduisent par effraction dans la villa. Ils forcent porte après porte, pendant que le docteur et la belle gouvernante sont fort occupés à s'envoyer en l'air. Tout à coup, Pylade, de sa chambre, entend du bruit. Il va voir. C'est le drame. Il est assassiné, de même que la gouvernante accourue entre-temps. Qui est le coupable ? Le jeune duo ou le docteur ? On s'imagine bien, en définitive, que c'est le docteur, mais la vérité n'est pas si simple ; elle est un miroir qui se brise en mille morceaux, prend-on soin de nous dire.

Comme on le voit, La Lune Rousse est un roman policier, un roman, du reste, fort bien construit, habilement ficelé, mais très loin d'être de facture classique. On s'en rend compte rapidement, une fois le double meurtre commis. On y apprend que la vérité n'est pas toujours univoque, que lorsqu'elle éclate, elle n'éclate pas nécessairement au grand jour, mais dans de multiples directions, telle une nébuleuse. A lire lorsque vous cherchez à éviter le sommeil.

LES CAHIERS SPÉCIAUX DU DEVOIR

éducation



L'enseignement professionnel

- ▲ La situation au secondaire et au collégial - un bilan général avec statistiques!
▲ Les secteurs d'avenir.
▲ La mécanique et l'électro-mécanique: deux secteurs prometteurs.
▲ L'office franco-québécois pour la jeunesse a 20 ans
▲ Les multiples expériences reliées à la qualité du français dans la région de Québec
▲ Le bilan du syndicalisme chez les enseignants
▲ Les coopératives scolaires
▲ Un quizz sur le système d'éducation au Québec
▲ Qui se rend au doctorat et dans quels domaines?

A l'intérieur de ce cahier sera encarté un supplément spécial de 12 pages qui présentera les projets gagnants du concours "Le français, pour moi, ça compte". Un tirage supplémentaire de 15 000 exemplaires est prévu. Date de tombée publicitaire de cet encart: 30 juin 1988.

Date de tombée publicitaire: 5 août 1988
Date de parution: 19 août 1988
Informations: Christiane Legault (514) 842-9645

GUY FRANCOEUR LA POÉSIE ROMANTIQUE EN VERS



Voici deux recueils de poèmes écrits en rimes et en vers qui plairont sûrement aux gens qui ont la nostalgie du romantisme.

Ils ont été conçus pour mettre en valeur les nuances et le riche vocabulaire qui exprimaient si bien jadis la pensée romantique dans la poésie classique.

Idéal comme livre de chevet.
No 467 - RÊVERIES D'ANTAN, édition 1987
No 540 - PORTRAIT SENTIMENTAL, édition 1988
Format pratique, 5 1/4 X 8 1/4
En vente dans tous les bons magasins
Commandes téléphoniques avec frais de manutention
Les Éditions Quebecor
Visa et Master Card 327-8401

Un million pour Scarlett II

PARIS (AFP) — L'éditeur français Pierre Belfond a annoncé mardi avoir acquis pour un million et un dollars le droit de publier en français la suite du best-seller américain Autant en emporte le vent (Gone with the Wind), qui a levé un vent de folie dans l'édition mondiale avant même d'avoir été écrit par une romancière américaine.

Les enchères ont valsé ces 15 derniers jours, franchissant en Europe des niveaux jamais atteints, a-t-on appris de bonne source à Paris. Outre la France, les plus gros contrats sont signés en Grande-Bretagne (MacMillan) et au Japon (Shinshaoha), selon cette source qui les évalue respectivement à \$ 1,3 million US et « de l'ordre d'un million de dollars ». L'ouvrage serait publié en Italie par Sterling & Kupfer et en Allemagne par Hoffmann und Campe, pour des sommes inférieures. Belfond a précisé avoir acquis les « droits pour tous les marchés fran-

cophones, y compris au Canada ».

Cinquante ans après la publication en 1936 de cette saga sur la guerre de Sécession, unique roman de Margaret Mitchell, Alexandra Ripley rédige la suite qui paraîtra fin 1989 aux éditions Warner Books. Cet éditeur américain a signé, fin avril, le contrat pour \$ 4,94 millions (plus de \$ 6 millions canadiens) en l'emportant sur cinq autres.

Best-seller mondial, traduit en 27 langues, Gone with the Wind a dépassé 10 millions d'exemplaires. Au cinéma, la fougueuse Scarlett O'Hara et le fringant capitaine Rhett Butler ont pris désormais, grâce au film, lui aussi succès international qui devrait connaître une suite à l'écran, les traits de Clark Gable et de Vivien Leigh. La rédaction d'une suite a été autorisée par les héritiers de Margaret Mitchell qui ont levé l'an dernier leur opposition à une suite de l'oeuvre de leur parente.

Chanter la terre et dire les sols: une affaire de mots

PREMIÈRES ALLIANCES
Gisèle Bienne
Paris, Le Seuil, 1988, 154 pages

L'OCCUPATION DES SOLS
Jean Echenoz
Paris, éditions de Minuit
1988, 21 pages

LE FEUILLETON
LISETTE MORIN

REFERMER le beau livre de Gisèle Bienne (qui aurait pu s'appeler, si Ramuz ne l'avait pas déjà utilisé : *La Beauté sur la terre*), et voir dans la même soirée, à la télévision, *Biquetarte*, de Georges Rouquier, quel retour à la réalité paysanne ! Car, 37 ans après *Farrebique*, en utilisant les gens de sa famille, le cinéaste-ethnologue, contemporain et complexe de « notre » Pierre Perreault, choisit une histoire d'héritage toute prosaïque, et la vente de la ferme.

Etrangement, c'est un auteur plus jeune qui délaisse tout réalisme réducteur et chante poétiquement la ferme, la nature « au front serein », et nous donne le récit le plus émouvant de l'année littéraire en France. En sept chapitres, qui sont autant d'hymnes à la famille, à la mère, aux petits frères et même aux compagnons à poil et à plumes de l'étable et de la basse-cour, Gisèle Bienne nous entraîne au vert paradis des enfants rêveurs, et nous convainc que « l'enfance ne se conçoit qu'éternelle... »

La petite fille de sept ans qui dort en nous ne peut que se réveiller quand la narratrice, devenue femme, retrouve cet âge qui ne fut pas bête ment celui « de raison » mais bien d'enchantement, de constant émerveillement. « La ferme est un secret, nous dit-elle. Qui saura franchir la succession des enceintes pour la découvrir ? Les lieux de chaleur ne se révèlent qu'à ceux qui avancent libres, démunis. » Libres et démunis le sont sans doute les lecteurs de *Premières Alliances*, le monde rural étant devenu celui de l'industrie agricole, mécanisée et même automatisée. L'enfance de l'auteur se situe ailleurs, dans le champ clos de la contemplation, de la vision non pas idyllique mais fraîche et souverainement éblouie de la terre nourricière, de la maison chaleureuse, du jardin potager, et du perron de pierre où elle s'assoit comme au théâtre.

« Le balancement des fleurs, le murmure du torchis, le flottement des fils de la Vierge, l'arabesque de l'hirondelle, la chaleur du fumier, sa respiration, guident mon bonheur vers un mûrissement. L'éclosion d'un tel bonheur n'est pas une fin, précise Gisèle Bienne, c'est une nouvelle promesse. »

Quelques grands moments jaillissent les « premières alliances » de la petite fille, bientôt adolescente et, au moment de rédiger son livre, une adulte : quand elle donne « du volume » à la bulle (de savon) qui se détache de la paille; quand elle retrouve la mère, silencieuse, dans le geste journalièrement répété de la traite des vaches; quand elle raconte, sans complaisance, la procession de la

Fête-Dieu et l'illumination des pétales de fleurs autour de la pauvre église où « le curé à la foi faiblissante a jeté sur les choses de la religion un épais drap noir ». Gisèle Bienne prouve, apparemment sans effort, qu'elle est un grand écrivain.

La relation avec les frères et, de préférence, avec le petit frère est étonnante, presque unique dans l'écriture biographique ou romanesque d'aujourd'hui. Il faudrait en citer de grands morceaux, tous plus révélateurs les uns que les autres d'une véritable amitié fraternelle, pure et dénuée de toute connotation freudienne.

Amoureuse de la terre ancestrale et de la ferme familiale, Gisèle Bienne n'est pas naïve. Elle a vu très jeune les écueils « que les hommes construisaient et dressaient entre sa vue et leur vie. [...] Que peut un enfant de sept ans contre les icebergs de l'égoïsme et de la folie ? » Peu de choses, sans doute, mais suffisamment de réverie intelligente pour nous en offrir un admirable raccourci poétique. Assez pour que les lecteurs soient d'accord avec cette affirmation qu'elle nous donne en conclusion : « Je ne suis pas sans penser qu'une petite enfance aussi riche ennoblit l'avenir. »

Alors que Gisèle Bienne, dans *Premières Alliances*, chante la terre, sa terre d'origine, en couplets poétiques, Jean Echenoz a choisi, lui, de dire en mots simples, drus, mais non moins évocateurs, le sol urbain, et même *L'Occupation des sols*. Les phrases de l'une dansent et cadencent les souvenirs de la prime jeunesse; celles de l'autre marchent, arpentent les rues et un quartier d'une ville. Avec une sobre et efficace précision.

En une vingtaine de courtes pages, composées en corps 12 (l'œil de ce caractère est devenu inhabituel dans les textes denses des romans de notre époque), l'auteur de *L'Équipée malaise* nous apprend que Sylvie Fabre, la mère de Paul et l'épouse... de Fabre (son prénom n'est pas donné), est morte dans l'incendie qui avait tout brûlé : la maison, les meubles et les photographies de la mère. Ne demeurait, pour que Fabre et son fils ne l'oublient pas trop vite, une réclame du parfum Piver, pour laquelle avait posé la mère et que l'artiste Fiers avait peinte sur le flanc d'un immeuble, au coin de la rue Marseille et de la rue Dieu.

Le pèlerinage au mur de l'immeuble « plus maigre et plus solide, mieux tenu que les vieilles constructions qui se collaient en grinçant contre lui, terrifiées par le plan d'occupation des sols », durera... le temps que résistera le mur au pic des démolisseurs. Entre-temps, Fabre et son fils emménagent dans un studio « situé sous les yeux de Sylvie »...

On aura compris, sans qu'il soit besoin de résumer ces 21 pages, que *L'Occupation des sols* est un exercice étonnant, la critique la plus virulente, mais implicite, de la redondance et de la prolifération inutile de trop de romans, cette année. Il faut lire, et relire, et



Photo Roland Allard / Vu

JEAN ECHENOZ.
même méditer cette grande leçon de concision, de drôlerie intelligente, et même d'invention créatrice, donnée par l'un des auteurs originaux de la relève parisienne.

Crier, parler, chanter

À COR ET À CRI
Michel Leiris
Paris, Gallimard, 1988, 185 pages

LETTRES FRANÇAISES

MARIE-ANDRÉE BEAUDET

S'APPRÊTER à parler de Michel Leiris et du remarquable livre qu'il vient de faire paraître — en vieil habitué de la maison, chez Gallimard — ne va pas sans inquiétude. Comment présenter ce « champion de l'autobiographie » ? Comment rendre le son de cette voix, de cette « juste voix » qui est la sienne et qui est à la source de l'une des plus importantes aventures littéraires de ce temps ? L'idéal serait de pouvoir se taire et d'écouter ce souverain proateur qu'est Michel Leiris nous parler encore une fois — la dernière, nous laisse-t-il entendre — de Michel Leiris :

« Parisien parmi des millions, un vieux petit monsieur mis sobrement mais avec attention, sans barbe ni moustache et la tête rasée, qui n'arrive plus à trouver dans l'écriture un moyen de ne pas être pétrifié à la vue de la Méduse qui loge en lui. » Né avec le siècle, ou peu s'en faut, Michel Leiris a côtoyé les grands sa-

voirs qui ont donné son visage à l'époque : surréalisme, psychanalyse, existentialisme, anthropologie. Aujourd'hui, âgé de 86 ans, avec *À cor et à cri*, il ajoute un nouveau volet à cette ethnographie de lui-même qu'il a débutée en 1939 en publiant *L'Âge d'homme*, sans doute son oeuvre la plus connue, et qu'il a poursuivie à travers la tétralogie intitulée *La Règle du jeu* (*Biffures*, 1948, *Fourbis*, 1955, *Fibrilles*, 1966, *Frêle Bruit*, 1976).

Le parti pris autobiographique de Michel Leiris est singulier. Rien à voir avec ces ouvrages à la mode qui déversent des flots de confidences complaisantes destinées à éclairer et à unifier un destin exemplaire. Chez Leiris, au contraire, chaque nouvelle anecdote vient creuser une faille, épaissir le mystère de l'être, en somme, rendre le sujet pareil à un miroir fracassé. Et c'est l'écriture qui aura à « transmuter » la banalité de ces petits éclats de vie en matière fabuleuse, en substance mythique. C'est cela que Leiris appelle « chanter ».

Dans *À cor et à cri*, Leiris rassemble ses souvenirs sous trois grands thèmes qui ont en commun de se dresser contre le silence (« Littérairement me taire : je pourrais dire aussi bien "me terrer" voire "m'enterrer" ») : crier, parler, chanter. De la première action, il dit qu'elle est

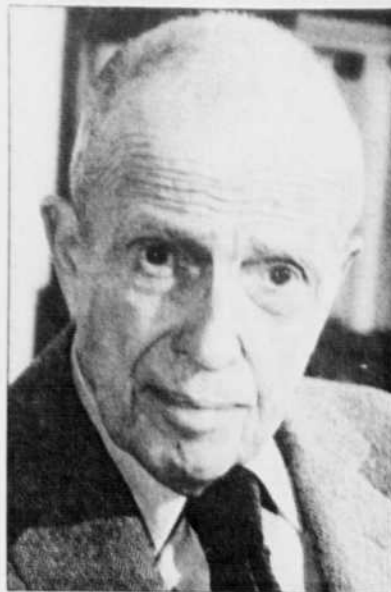


Photo DMR

MICHEL LEIRIS.

« un trou ou une déchirure dans le tissu de la vie civilisée ». Tel le cri d'Antonin Artaud à la Sorbonne. D'autres cris, venus de tous les âges de sa vie, jaillissent semblables au « brouhaha d'instruments en tram de s'accorder ».

Dans « parler », Leiris médite sur la parole, les mots, l'échange. Comme un moment d'arrêt, l'écoute d'un temps suspendu, « parler » met à distance et en tension les deux principaux mouvements du livre. Crier et chanter. Chanter pour que puisse être entendu l'ultime cri :

« Note acquiescée bagages bouclés pour l'éternel retour, on se sent pernicieusement désœuvré, porte ouverte par où un vent coupant s'engouffre. Sur la langue, goût écœurant de l'adieu et non plus sel de l'à bientôt. »

Un bon coup pour Isabelle Adjani

PARIS (Reuter) — Un substantiel accord financier a été conclu entre Isabelle Adjani et les éditions Bauer, qui viennent de lancer le titre *Aujourd'hui madame*, à la suite d'un litige provoqué par un article jugé « calomnieux » par l'actrice, a-t-on appris, mardi, auprès du groupe.

Le service de presse des éditions Bauer a indiqué à Reuter que la somme définitive, qui pourrait atteindre plus de deux millions de FF (près de \$ 450,000), n'était pas encore fixée, des transactions étant encore en cours.

Sous le titre « Je n'ai plus confiance en personne », le dernier-né du groupe Bauer indiquait qu'Adjani vivait retirée depuis un an à la suite d'anciennes rumeurs sur son état de santé, lancées dès l'automne 1986 et toujours démenties.

L'article incriminé, accompagné d'un encadré sur « Ce qu'il faut savoir sur le sida », comportait en outre des photos non autorisées de l'actrice.

Dès le 4 juin, Adjani obtenait en référé l'interdiction de la diffusion de l'hebdomadaire, dont le premier nu-

méro devait paraître le 6 juin, et 150,000 FF (\$ 33,000 environ) de dommages et intérêts.

Mais, estimant le préjudice conso-

mmé et la saisie des exemplaires difficile, Adjani s'engageait, lundi soir, par l'intermédiaire de ses avocats, dans une transaction financière.

ANNE-MARIE CONNOLLY

DIRECTRICE DE COLLECTION

CLÉ POUR LA GRAMMAIRE

Un ouvrage moderne conçu selon la méthode inductive et pour le niveau secondaire que les enseignants, les enseignantes, les parents, les étudiants et les étudiantes aimeront.

286 pages — 16,40 \$

Guérin

NOUVEAUTÉS VLB

L'ÎLE
de Marie-Claire Blais
Des hommes, des femmes se retrouvent sur une île, faite de plages, de mer et de soleil, comme échoués pour la vie, pour la mort. Ils partagent un même destin, qu'ils soient blancs ou noirs, jeunes ou vieux, dans la marge ou dans la norme, sur cette île que tous les fleaux modernes attaquent. Un texte fort et bouleversant!
88 pages — 9,95 \$

FUGUES POUR UN CHEVAL ET UN PIANO
de Hervé Dupuis
Une pièce sur la passion coupable. Un fils retrouve son père après six ans d'absence. Entre hommes, la tendresse est toujours difficile, souvent violente. Un texte dramatique puissant, sans complaisance, préfacé merveilleusement par Robert Lalonde.
108 pages — 9,95 \$

ROMAN, NOUVELLES
PETITES FINS DU MONDE
Geneviève Amyot
Geneviève Amyot nous fait découvrir un univers étrange et original où s'inscrivent les thèmes de la naissance et de la mort. L'écriture, légère, tourmentée, impressionniste, prend ici des accents philosophiques, là se fait poétique, empruntant à l'enfance, comme dans l'univers ferronien, le rituel des gestes et du langage.
118 pages — 12,95 \$

VERTIGE CHEZ LES ANGES
de Marc Sévigny
D'un parking souterrain à une ville assiégée par des chiens, en passant par une île sortie du néant et les tracés sinués d'un électro-encéphalogramme, le fameux miroir cher à Cocteau est franchi. Treize nouvelles qui font du trépas à la frontière du fantastique et de l'anticipation.
156 pages — 14,95 \$

L'IDÉE FIXE
de Pablo Urbanyi
Un roman baroque, dans la plus pure tradition latino-américaine, où se mêlent l'essai philosophique, l'utopie joyeuse et la satire sociale. Un plaidoyer pour la paix perdue, une condamnation de la stupidité irrémédiable de l'homme hyper-civilisé, perdu dans la jungle des signes.
274 pages — 16,95 \$

ESSAIS
POUR UNE POLITIQUE
de Georges-Émile Lapalme
Voici le document qui servit à élaborer le « programme » de la Révolution tranquille. Georges-Émile Lapalme y propose, entre autres, la création d'un ministère des Affaires culturelles et d'un ministère de l'Immigration et il trace les grandes lignes d'un État moderne et démocratique au Québec, tourné vers l'avenir et la prise en main de son destin.
354 pages — 18,95 \$

POUR GUÉRIR DU MAL DE MÈRE
de Raymond Hétu
La tradition nous enseigne le respect de nos parents. Mais qu'en est-il du respect de l'enfant? Pour ceux et celles qui portent en eux des traces d'humiliation, d'incompréhension, de rejet de la part de leurs parents, ce récit saisissant et plein d'émotion oppose un refus à l'oubli. Un ouvrage sur l'enfance malheureuse à lire sans faute!
120 pages — 12,95 \$

DIVERS
GOURMANDISE CHRONIQUE
Josée Blanchette
Après le succès qu'a connu le premier tirage de *Gourmandise Chronique*, paru au printemps 1987, voici la nouvelle édition 1988 de ce guide pratique des restaurants anciens et nouveaux. Plus de 100 restaurants y sont répertoriés, par catégories, du restaurant « chic et cher » au petit bistrot « apportez votre vin ». Une belle invitation aux doux plaisirs de la bonne table, avec, en prime, sept recettes des grands chefs.
320 pages — 12,95 \$

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Au Chili

SANTIAGO (AP) — Les écrivains américains Arthur Miller et William Styron se sont envolés, mardi, à destination du Chili à la rencontre d'artistes, de journalistes, d'étudiants et peut-être de responsables gouvernementaux.

Deux journalistes du magazine d'opposition *Analisis* ont été jetés en prison la semaine dernière pour avoir « diffamé la marine nationale ». Vingt-sept autres sont actuellement détenus sous diverses accusations, la plupart devant comparaître devant des tribunaux militaires.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 11 juin de 14h à 16h
Réal La Rochelle
CALLAS, LA DIVA ET LE VINYLE
aux Editions Triptyque

Samedi 18 juin de 14h à 16h
Pierre Fournier et Réal Godbout
KAMARADE ULTRA
Croc Album

Mercredi 22 juin de 17h à 19h
Lancement
Germaine Cornut
LES PIERRES M'ONT PARLÉ

RINA LASNIER
LE LANGAGE DES SOURCES

UN LIVRE ESSENTIEL

RINA LASNIER
ou
LE LANGAGE DES SOURCES
Monique Bosco, Richard Boutin, André Brochu, Jean-Pierre Issenhuth, Paul Chanel Malenfant, Jean Royer. Une bibliographie sélective de Lucie Bourassa. Quelques images, tableaux de peintres choisis par Rina Lasnier.

En vente chez votre libraire estuaire / Écrits des Forges

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h

de 9 à 9
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

La langue pendante

DICTIONNAIRE DES PETITES IGNORANCES DE LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA
Camille-H. Mailhot
Hull, Asticou, 1988, 288 pages

LE FRANÇAIS DANS TOUS LES SENS
Henriette Walter
préface d'André Martinet
Paris, Robert Laffont
1988, 384 pages

LE FRANÇAIS SANS FAÇON chroniques de langage
Philippe Barbaud
Montréal, Hurtubise/HMH
1987, 184 pages

CATALOGUE DES IDÉES RECUES SUR LA LANGUE
Marina Yaguello
Paris, Seuil, coll. « Point virgule »
1988, 157 pages

NOTES DE LECTURE

MARC MORIN

L'ASSÉE de marcher sur les oeufs, Lise Bacon a donné sa langue au chat, en l'occurrence un gynécologue qui s'est empressé de se mettre le pied dans la bouche, comme le font les bêtes et comme disent si bien ses amis anglophones à qui il a consacré sa première intervention publique hors de la grande galerie de la Grande-Allée : c'est donc en anglais que le gardien de notre langue officielle a tenté de rassurer *Alliance Quebec* (« no accent, please, we're English ! »).

Le salut, on s'en doutait, ne nous viendra pas du front politique. En attendant que le français ne s'entende plus que dans les centres d'accueil des Affaires sociales, mieux vaut en lire et en rire. Voici quelques bouquins, les uns tout frais, les autres plus vieux mais guère recensés, pour agrémenter un bel été languoureux de lecture au jardin, entre les pivoteaux alangués et le saint-bernard à la langue pendante (laissons le *pit-bull* au ministre).

C'est dans nos pages et sur nos ondes que Camille-H. Mailhot a puisé

les erreurs les plus fréquentes de la langue médiatique au Québec. En sept ans, il en a recueilli environ 700 qu'il présente simplement par ordre alphabétique sous forme de *Dictionnaire des petites ignorances de la langue française au Canada*. En fin d'ouvrage, l'auteur donne une centaine de fautes les plus fréquentes ramassées en quelques jours seulement à la lecture de trois ou quatre journaux et à l'écoute de quelques postes de radio.

Déjà auteur des *1001 Pièges de la langue française* (Guérin, 1976) et de *2000 Expressions françaises pratiques et utiles* (Asticou, 3e édition, 1987), M. Mailhot, professeur chevronné, destine son travail « à tous ceux qui désirent rafraîchir leurs connaissances grammaticales et lexicales ». Les exemples cités sont souvent amusants; le livre témoigne aussi de la richesse de notre imagination langagière, fautive ou pas.

Moins normative, Henriette Walter fait surtout oeuvre historique — et quelle histoire ! — avec *Le Français dans tous les sens*. Depuis *Les Mémoires de madame la langue française*, de Jean Duché, je ne me

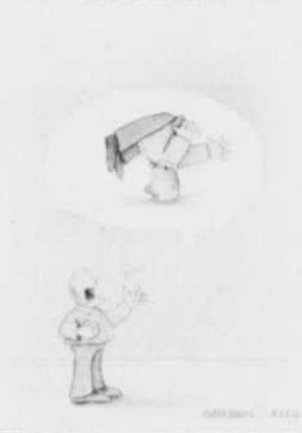
suis jamais tant amusé à lire sur l'évolution de notre langue.

Professeur à l'université de Haute-Bretagne, Mme Walter nous raconte, de façon enlevée, l'incessant brassage de peuples qui a fait l'Europe et ses idiomes, dont le nôtre qui n'était au XIIe siècle qu'un patois parmi tant d'autres (celui de l'Île-de-France). Depuis « nos ancêtres les Gaulois », qui ne nous ont laissé que quelques dizaines de mots, jusqu'aux dernières trouvailles des publicitaires de l'Hexagone, en passant par les variétés régionales du français en France et sa diversité internationale (un chapitre est consacré au Canada et à l'Acadie), on trouve dans cet ouvrage qui se lit comme un roman, agrémenté de cartes et de tableaux lexicographiques, « une image dynamique de ce français qu'on croyait connaître, et qui apparaît ici, avec ses charmes et ses contradictions, tel qu'on le parle, tel qu'on l'écrit et tel qu'on l'aime ». Un *must*, comme on dit chez Cartier.

Ce n'est pas parce qu'il les a publiées d'abord dans *La Presse* que nous n'avons pas encore parlé des chroniques de langage de Philippe Barbaud, parues sous le titre de *Français sans façon*, chez Hurtubise/HMH, fin 1987. Directeur du département de linguistique de l'UQAM, sans doute a-t-il pris le parti de rire de la pauvreté navrante du langage étudiant à l'université populaire du peuple (il consacre d'ailleurs un chapitre à ce qu'il appelle des « uqameries »).

Adieu les concours du Bon Parler français, vivement « notre langue si vivante et si colorée ». Il est notamment question de « guilguili » et de « chefferie », de « vieilleries » et d'« agaceries », de « nanane » et de « sparages ». On trouve grand plaisir à lire ces courts textes qui ne font ni l'apologie, ni le procès de notre parlure. Sauf pour cette « uqamerie » de mauvais aloi qui clôt l'épilogue : « Il y a de la démagogie à parler et à s'exprimer comme le peuple pour faire croire qu'on en fait toujours partie alors qu'en réalité on appartient à la gent du pouvoir. » Allez donc raconter cela aux « workers of the world unite » de la CSN...

Camille-H. Mailhot
Dictionnaire des petites ignorances de la langue française au Canada



Puisqu'il est question d'idées reçues, vous ne mettez que deux heures à lire le catalogue qu'en dresse Marina Yaguello, s'agissant de la langue. Ou faut-il dire des langues, puisque Mme Yaguello, de langue maternelle russe, agrégée d'anglais et docteur en linguistique, a enseigné le français à Dakar, où elle a appris le oulof (que son éditeur préfère épeler « wolof ») ? On la croirait pédante avec tant de crédits. Comment ne pas faire confiance à quelqu'un qui a déjà signé (même ment au Seuil) des bouquins intitulés *Alice au pays du langage* et *Les Fous du langage*, et qui engage modestement son petit livre en rappelant que « contrairement à une illusion répandue dans le public, un linguiste n'est pas forcément la personne la mieux placée pour vous expliquer la règle de l'accord des participes... » ?

Est-il vrai que le français soit logique, l'anglais facile, le russe musical; que les Français sont doués pour les langues; que les Noirs ne savent pas prononcer les « r »; que certaines langues soient plus belles que d'autres; que ce qui n'est pas dans le dictionnaire n'est pas un mot ? Telles sont quelques-unes des idées reçues auxquelles Mme Yaguello règle leur compte. Et c'est fait sans fanfaronne, sans cette outrecuidance élitiste à laquelle nous ont, hélas ! habitués les « normatifs » de notre *establishment* linguistique.

Marina Yaguello
Catalogue des idées reçues sur la langue



Virgule

À bord, à babord

JE ME DÉBROUILLE DANS UNE EMBARCACTION

Robert Choquette
Montréal, éditions de l'Homme
1988, 169 pages, \$ 11,95

JEAN-V. DUFRESNE

À VOILE, à rames, en canot ou en kayak, à moteur ou sur la planche, voici un petit livre qui rassemble l'essentiel des conseils les plus élémentaires à suivre pour le néophyte dans une embarcation.

Professeur de voile, notre collaborateur à la chronique du plein air aborde avec clarté les règles de la navigation légère : comment acheter une embarcation, dans quelles conditions naviguer, quoi porter pour se protéger des intempéries, comment remiser pour l'hiver. Il insiste avec emphase sur la nécessité de respecter les règles de la sécurité et de la courtoisie, si souvent ignorées sur nos plans d'eau.

Ces règles, on ne le répétera jamais assez, sont indissociables de l'art de naviguer. Il est impossible de maîtriser convenablement une embarcation sur l'eau sans respecter rigoureusement celles-ci. Elles constituent l'ABC de l'apprentissage. Si elles sont pour vous une corvée, oubliez tout de suite les plaisirs nautiques. Restez au sec, et en vie.

Sans être exhaustif — aucun ouvrage sur la navigation ne peut l'être — le livre de Robert Choquette contient suffisamment de conseils et de données techniques sur la navigation de plaisance pour permettre au débutant de partir à l'aventure, pas trop loin des berges, en toute sécurité. Quant aux premières angoisses de la gîte, heureusement, aucun ouvrage ne possède le secret de les dissiper, comme quoi la sécurité, la bonne connaissance de son gréement et de la couleur du temps ne privent jamais le néophyte du plaisir irremplaçable de la découverte.

Il ne manque à cet ouvrage, sûrement promis à une deuxième édition, qu'un lexique des principaux termes nautiques, pour enrichir le vocabulaire, et appeler chaque chose par son nom, ce qui n'est pas un luxe : dans une situation d'urgence, ce n'est pas le temps de chercher ses mots.

Un livre à conserver à bord.

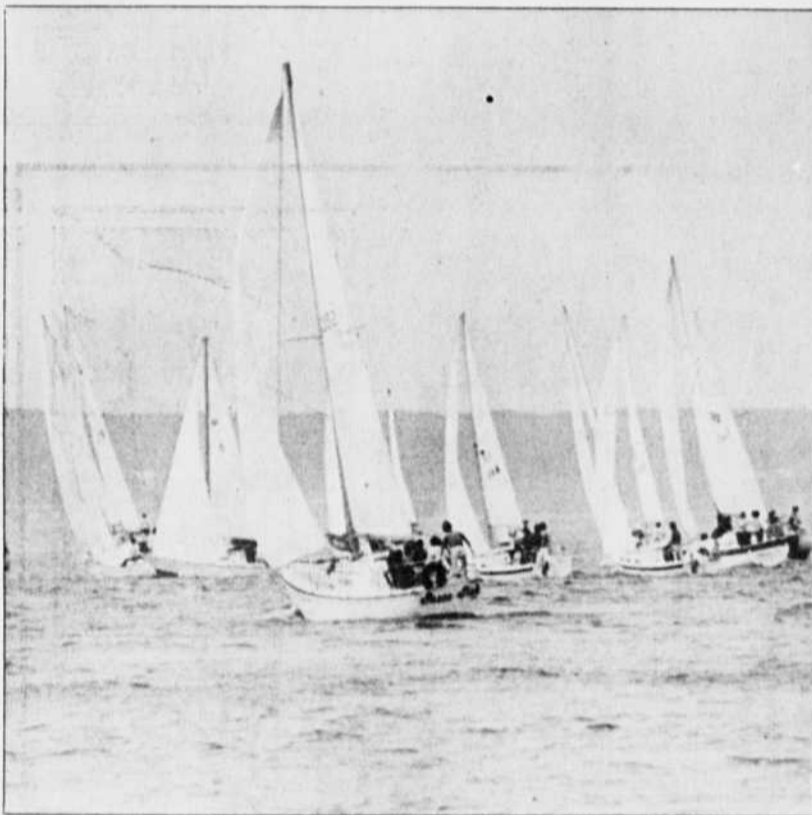


Photo Pierre Pouillot/ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche.

La vertu de gourmandise

GOURMANDISE CHRONIQUE 100 bonnes tables
Josée Blanchette
Montréal, Vlb éditeur
1988, 311 pages

FORMAT IDÉAL, ce petit guide se glisse merveilleusement bien dans le coffre à gants de la voiture ou encore dans un sac à main qui ne soit pas exagérément modeste. En publiant cette version élargie et remise à jour de *Gourmandise chronique*, Josée Blanchette répond aux vœux des nombreux lecteurs qui, de semaine en semaine, suivent religieusement dans LE DEVOIR sa découverte des tables où la gourmandise devient vertu.

On a déjà souligné la qualité du style de Josée Blanchette. À lire certaines descriptions, à s'arrêter à certains commentaires, on a déjà le goût de passer à table. L'intérêt de l'entreprise est accru par la classification des genres, des goûts et des prix. On est tenté de plagier le slogan d'une publicité : « Ne partez pas



sans votre *Gourmandise chronique*. — P.-A. C.

Front commun

UN DERNIER PRINTEMPS
June Callwood
Montréal, Stanké
coll. « Parcours »
1988, 343 pages

JILL
Jill Ireland
Montréal, Libre Expression
1988, 249 pages

RENÉE ROWAN

EN MARS 1985, Margaret Frazer, une enseignante torontoise de 68 ans, célibataire, sans famille présente, apprend qu'elle est atteinte de cancer en phase terminale. Ses amis les plus proches ne veulent pas qu'elle meure à l'hôpital. Elle n'ont plus, d'ailleurs.

Une équipe hors de l'ordinaire, composée d'une soixantaine d'amis et de connaissances qui, pour la majorité, n'ont pas de liens entre eux, accompagne Margaret jusqu'à la fin de sa vie, lui permettant de mourir chez elle, dans la dignité.

Ses amis, des gens qu'elle côtoyait dans ses activités de bénévolat et de loisir, des membres de son Église,



Photo PC
JUNE CALLWOOD.

ont, pendant trois mois, pris soin d'elle jour et nuit.

June Callwood, journaliste au *Globe and Mail*, bien connue pour son engagement dans la défense de maintes causes où la justice sociale et les libertés civiles sont menacées, fait le récit, souvent émouvant, de cette grande chaîne de fraternité humaine qui a profité tant à celle qui vivait son « dernier printemps » qu'à tous ceux qui l'ont assistée dans ses derniers mois. Ensemble, ils ont approfondi la mort mais, plus encore, ils ont appris la vie et redéfini l'amitié.

La mort de Margaret, écrit June Callwood, a prouvé une chose : que le tribalisme fonctionne et qu'en cas d'urgence, de ces collectivités humaines sortent une multitude de gens prêts à donner un coup de main si on leur en fournit l'occasion.

Un livre bien écrit, riche d'enseignement et d'espoir en l'humanité.

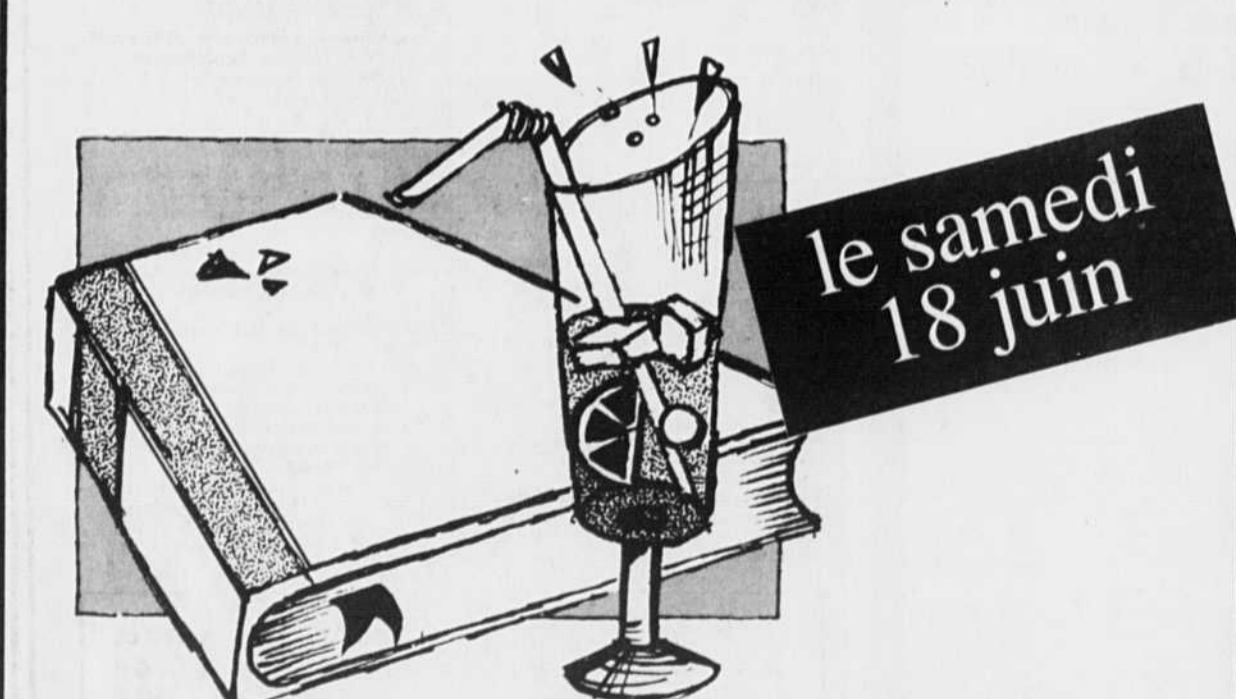
Dans le second ouvrage, Jill Ireland, actrice américaine, femme comblée, est elle aussi victime du cancer. Elle raconte son long voyage intérieur vers la guérison et sa lutte quotidienne.

Après l'ablation d'un sein, la médecine traditionnelle lui propose des séances de chimiothérapie qu'elle accepte. Mais, en même temps, pour conserver une attitude positive vis-à-vis la maladie et participer à sa guérison, Jill Ireland se tourne vers l'homéopathie et la médecine holistique.

Par des séances de méditation, elle évacue le stress et tranquillise son esprit. Elle accentue le pouvoir autoguérisseur de son cerveau en visualisant le combat que mènent ses globules blancs contre les cellules cancéreuses. Elle utilise également le pouvoir curatif des cristaux de quartz pour se concentrer et stimuler son corps et son esprit.

Le récit ne manque pas d'intérêt, même si certains aspects de luxe et d'abondance du milieu hollywoodien sont parfois agaçants tout comme le sous-titre, d'ailleurs. Jill Ireland a sa propre personnalité et semble bien capable de s'affirmer. Pourquoi nous la présenter en page couverture comme la femme du célèbre acteur Charles Bronson ?

L'ÉTÉ DES BEST-SELLERS



le samedi 18 juin

DES TITRES QU'ON A LAISSÉ PASSER, DES NOUVEAUTÉS À NE PAS MANQUER...

LE PLAISIR des livres

Pour réservations publicitaires, communiquez avec Jacqueline Avril au 842-9645 ou 1-800-363-0305

Suite de la page D-1

port avec la réalité. Au lieu d'établir des catégories étanches, croit-elle, il vaut mieux parler d'une « continuité » entre la production dite générale et les autres genres. En effet, plusieurs communications du colloque porteront sur des éléments de science-fiction ou de fantastique qui apparaissent chez des auteurs auxquels on n'associe pas forcément ces genres, notamment Anne Hébert et Louky Bersianik.

Tout de même, on peut affirmer que science-fiction et fantastique possèdent chacun leur façon de présenter le monde. La SF aurait une vision « centrifuge », selon Elisabeth Vonarburg, vision « conquérante, triomphante, positive », alors que dans la littérature fantastique traditionnelle, primant l'absurde, l'expliqué. « Nous sommes au centre de l'univers, mais l'univers nous en veut », semblent dire les auteurs de textes fantastiques, alors qu'en science-fiction, « l'univers nous considère avec la plus grande indifférence, ce qui est angoissant, mais cette indifférence nous accorde aussi un espace, une liberté ». Ces dernières années, rappelle Elisabeth Vonarburg, la distinction entre les deux genres s'estompe : toutes frontières abolies, les auteurs signent des textes plus éclatés, plus libres.

Elisabeth Vonarburg revient, d'ailleurs, constamment à la notion de liberté. La science-fiction se lance à la « recherche du possible »; on opère

des recoupements de grandes tendances, on généralise, on spéculé. Le genre permet de demander : que se passerait-il si... ? Il offre aussi une « liberté de situation » dont on ne peut disposer en littérature réaliste. Elisabeth Vonarburg offre un exemple tiré de son propre travail : si l'on veut traiter le thème du changement de sexe dans un roman traditionnel, il faut en parler au sens figuré ou comme d'un événement à caractère pathologique, alors qu'en science-fiction, la même créature peut être successivement « un homme, une femme, un Noir, un bleu, un vert ».

Ainsi, la SF permet d'éviter les pièges du documentaire et de « rejoindre le mythe, le monde des symboles ».

Ce qui m'attire dans la science-fiction, affirme Elisabeth Vonarburg, c'est son registre poétique. Les métaphores se réalisent comme dans la poésie. Elle-même a écrit des poèmes et tâté sans succès de la littérature générale avant de découvrir le genre dans lequel elle se sent à l'aise. Mais, pour écrire de la science-fiction, affirme-t-elle, il faut « une perversion d'esprit très particulière ».

Unis) et « la moitié du lectorat est féminin ». Au Québec, aussi, affirme Elisabeth Vonarburg, de plus en plus de femmes découvrent la science-fiction et comprennent qu'on peut en écrire « sans cow-boys ni fusées ». Depuis peu, et parallèlement à la montée des femmes écrivains, on voit l'émergence de questions globales, qui touchent la vie; au colloque, un atelier complet traitera des femmes et du féminin dans les deux genres.

Quels sont les projets d'Elisabeth Vonarburg, une fois le congrès-colloque terminé ? Elle compte se consacrer un peu moins à l'organisation de grands événements et prendre le temps d'écrire davantage : une trilogie est en lecture chez un éditeur français, il y a des nouvelles à rassembler pour un troisième recueil. Parallèlement, elle se livrera à des recherches postdoctorales portant, elles aussi, sur les femmes et la science-fiction.

Entre-temps, l'auteur-critique invite le public à découvrir des formes, des genres et des auteurs. Figurent au programme des ateliers, des conférences, des spectacles et des tables rondes aux titres ludiques : « Je raconte, tu dessines »; « Les jeux de rôles : pourquoi le ghetto ? »; « Comment fabriquer des mondes et des gens pour les habiter ». Le but, lance Elisabeth Vonarburg, un sourire dans la voix : montrer que SF et fantastique peuvent toucher chacun, faire comprendre « à quel point le monde où nous vivons est science-fictionnel ».

— Lori Saint-Martin

« Les journalistes jappent, mais peu d'entre eux mordent »

LE VINGT-QUATRE OCTOBRE
Laurent Laplante
Québec, éditions du Belfroi
1988, 261 pages

GILLES LESAGE

DÉMARCHE fascinante que celle de Laurent Laplante, sous un titre laconique et intrigant, voire trompeur : *Le Vingt-quatre octobre*.

Une journée capitale dans la vie d'un honnête homme, à la tête aussi bien faite que bien pleine ? Non pas. La reproduction de la première page de *La Presse* de ce samedi d'octobre 1987, puis la mention « journal », laissent plutôt entrevoir le dépouillement systématique, sinon la dissection et l'autopsie, d'une édition particulièrement volumineuse du quotidien montréalais. C'est cela en par-

tie, mais en partie seulement. Car ce journal d'un journal est, en fait, une série d'essais, étalés sur trois mois, dont le point de départ, presque le prétexte de chacun, est un article ou une section de *La Presse*.

Qu'il s'agisse de démocratie et de moralité publique, des nouvelles technologies médicales, de la déontologie des professionnels ou de la police, des humanités qui gouvernent l'économie, d'information gouvernementale ou de journalisme, notamment sportif, M. Laplante s'interroge et nous interpelle avec insistance. Un jour, il affirme et semble sûr de lui; le lendemain, il fait surgir le doute ou pousse sa réflexion plus avant, sans conclure tout à fait sur quoi ce soit. La dimension éthique est toujours présente — l'auteur s'en surprend lui-même après coup — mais sans verser dans un mora-

lisme bêtifiant. Ayant l'écriture ample, facile et agréable, il nous fait partager son grand inconfort : « Vouloir le bien et combattre le mal, cela devient ardu quand l'esprit ne parvient pas à les départager. »

Soit. Libre et indépendant, comme bien peu réussissent à le devenir ou à le rester, après 30 ans d'un métier dévorant, l'ami Laplante use à foison de ces atouts irremplaçables. Il remet en cause de fausses certitudes, démolit des clichés, admoneste, corrige, esquisse des solutions, propose des repères. L'ensemble agace, dérange, indispose à l'occasion, il ne laisse pas indifférent. C'est énorme, et fort utile, à qui veut réfléchir et tenter de soulever deux ou trois vraies questions. L'inquiétude est de l'essence de ce métier frustrant. Encore faut-il ne pas se braquer sur une chaire de mouche, mais se laisser pointer du doigt, ici ou là, au hasard de cette longue dissertation humaniste. À la manière la plus classique et démodée qui soit.

M. Laplante pratique aussi, avec un art consommé, ce que Claude Julien (du journal *Le Monde*) a appelé « le devoir d'irrespect ». Et d'abord envers la presse, ici envers *La Presse*, objet de son examen critique. Ses réflexions sur la ghettoïsation des médias quand ils découpent la société en tranches commodées, sur le clivage de l'âge, l'atomisation et le morcellement des rubriques, font bien ressortir que, « plutôt que le village global, ce qui émerge est le quotidien-caféteria, autrement dit une infinie diversité de mets disparates dont chacun tire, à son gré, le repas qui lui convient ».

Et *La Presse*, « journal redevenu populacrier (oui ! qu'on se rappelle "la putain de la rue Saint-Jacques"...) à force de suivre les canards de Pierre Péladeau jusque sur leur étang... », n'échappe pas, à travers ses vedettes, à la contamination de la télévision. Au détriment même de ce qui fait l'éminence et la noblesse de l'écrit. Aussi sévère envers l'un qu'envers l'autre, M. Laplante écrit : « Même entre les meilleures mains, la télévision, comme *mass média* et comme instrument pédagogique, est moins apte à la démocratie que l'imprimé. » Ce qui n'empêche pas M. Laplante de manier scalpel et bistouri avec un ardeur

Maître renard

UNE SAISON À LA RENARDIÈRE
Marcel Rioux
Montréal, l'Hexagone
1988, 87 pages

YVAN LAMONDE

MARCEL RIOUX lit, travaille, écrit maintenant à La Renardière, face aux grands vents dans le Bas-du-Fléuve. C'est un Rioux dit Renard qui n'a rien du feutre malicieux de cette bête. Il avance franchement, généreusement comme ceux qui cherchent de façon critique les possibles; il le fait ici à travers un journal de réflexion tenu de mai à octobre 1986, tirant son miel du *Petit Larousse* sur le bord de la fenêtre, d'Amérique de Baudrillard, de l'enquête d'Américains, *Habits of the Heart*, et faisant, bien sûr, son miel de tous les champs de réflexion explorés.

Des inquiétudes, deux ou trois questions de fond, quelques amorces d'explication.

Inquiétude face aux nuages qui s'amoncellent, aux causes défendues qui reculent, à l'égoïsme de la « me generation ». Une question : les *Habits of the Heart*, les habitudes du cœur des Québécois depuis deux siècles, feront-elles reculer l'égoïsme et l'individualisme ? Autre question, plus liée à la première qu'il n'y paraît : pourquoi le PQ a-t-il perdu le référendum de mai 1980 ? Une amorce d'explication, vraiment une amorce : « la faiblesse du nationalisme », comme cela aurait été le cas pour les États du Sud au moment de



Photo Kéro/l'Hexagone

MARCEL RIOUX.

la guerre civile. Y a-t-il là fleurs à miel ?

La ferveur du démocrate perce ça et là : M. Rioux vilipende les faiseurs de constitution autour d'une table où d'un lac plutôt qu'en la fondant sur la souveraineté populaire; il pense à « d'autres chemins de la liberté », à une indépendance conçue pour faire « un pays plus fraternel et plus juste ».

En un sens, contenu et contenant convergent ici : le couple problématique individualisme-nationalisme se retrouve dans une écriture personnelle qui interroge le collectif. Cette expérience de la ligne du risque, de l'équilibre instable du privé et du public tente — heureusement — de plus en plus de personnes.

Benjamin et l'utopie

ÉTUDES SUR LA PHILOSOPHIE DE WALTER BENJAMIN
Rolf Tiedemann
préface de Theodor W. Adorno
Aries, Actes sud, 1987, 194 pages

RENÉE HOUDE

LES *Études sur la philosophie de Walter Benjamin* constituent la thèse de philosophie de Rolf Tiedemann, thèse qui fut acceptée en 1964, publiée en allemand en 1973 et dont la traduction française est parue en 1987. L'auteur s'appuie en partie sur des manuscrits inédits et nous prévient qu'il s'agit de la « seule tentative jusqu'à présent pour présenter la pensée benjaminienne » (p. 191).

Le livre recueille la pensée de Benjamin (1892-1940) sous trois chapitres qui empruntent aux divisions classiques : I. Aspects de la théorie

de la connaissance; II. Esthétique et sociologie de l'art, et III. Thèmes de la philosophie de l'histoire. Le concept d'utopie est envisagé comme la clef de voûte de toute sa théorie.

Critique littéraire, Benjamin a traduit Proust (avec l'aide de Franz Hessel) et Saint-John Perse; entre autres, il a écrit *Mythe et violence*, *L'Origine du drame baroque allemand* et des *Essais*. On sait qu'il s'est suicidé en 1940 alors qu'il était sur le point d'émigrer en Amérique.

« Il est difficile d'évaluer, tant il est grand, le mérite de Rolf Tiedemann », nous dit Adorno dans la préface; et il continue : « Ce travail interdit désormais à quiconque de s'abriter derrière l'argument selon lequel la voie inaugurée par Benjamin relève de l'aperçu ou de la pensée rhapsodique » (p. 10).

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

à Laval

À LA LIBRAIRIE
LE BOUQUIN

Vous trouverez
les toutes dernières parutions
et une vaste collection
de livres Jeunesse

395, Boul. Cartier, Laval, P.Q.
Canada H7N 2K8, Tél.: (514) 688-6036

Concessionnaire de:
LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC



DU 14 AU 19 JUIN 1988 MONTREAL

3^e FOIRE INTERNATIONALE DU LIVRE FÉMINISTE



Venez bouquiner. Venez entendre des auteures de 55 pays

À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL (Métro Édouard-Montpetit)

JEUDI 16 JUIN

LA MÉMOIRE
■ 9h30 — 11h30
La mémoire s'approprie l'histoire (Pav. 3200/F2245)
Silvia Cintra Franco, Brésil; Marlene Nourbese Philip, Canada; Ann Allen Shockley, E.-U.; Luci Tapahonso, E.-U.; Ivany Buzo Turbio, Brésil
Histoire et littérature (Pav. 3200/G2215)
Afua Cooper, Canada; Vishwapiya Iyengar, Inde; Mariella Sala, Perou; Merle Hodge, Trinitad
Sources de l'écriture (Aréna 198)
Géraldine Kaye, Angleterre; Fabela M'Rabet, Algérie/France; Taous Selhi, Algérie/Québec; Marie Savard, Québec
Espaces imaginaires: mémoire et écriture (Marie-Victorin B259)
Denise Desautels, Québec; Nicole Houde, Québec; Julieta Pinto, Costa Rica; Silvia Plager, Argentine

■ 12h30 — 14h30
Mémoires de l'âge (Pav. 3200/F2245)
Ellen K. Kuswayo, Afrique du Sud; Dorothy Livesay, Canada; Mary Meigs, Québec; Anyida Marchant (Sarah Aldridge), E.-U.
L'impact de nos écrits (Pav. 3200/G2215)
Rosalie Bertell, E.-U./Canada; Kathy Bond-Stewart, Zimbabwe; Giovanna Mérola, Venezuela; Rocío Rosero, Équateur
Histoire et traditions orales (Aréna 198)
Dolores Chew, Inde/Québec; Cynthia Ellis, Belize; Angelica Wilson, Chili; Antoinette Moalabe, Tchad/Québec
Autobiographie de l'intime au politique (Marie-Victorin B259)
Christine Donald, Canada; Johanna Emmanuel, Puerto Rico; Madeleine Gagnon, Québec; Malavika Karlekar, Inde
Lecture de poésie canadienne (Marie-Victorin C237)
Gay Allison, Anne-Marie Alonzo, Ayanna Black, Dionne Brand, Afua Cooper, Hélène Poterbenko, Rosemary Sullivan, Dore Michelut, Kathleen Winter, Jean Yoon, Ahndri Zhina Mandicla

■ 14h45 — 16h45
Mémoire et création lesbienne (Pav. 3200/F2245)
Anne Cameron, Canada; Judy Grahn, E.-U.; Anna Livia, Angleterre
Les révolutions face au féminisme (Pav. 3200/G2215)
Aicha Lemsine-Laidi, Algérie/Angleterre; Silvia Idalia Cartagena Martinez, El Salvador; Lilia Quindozza Santiago, Philippines; S.D. Nkondo, Zambie/Nigeria

VENREDI 17 JUIN

LE POUVOIR
■ 9h30 — 11h30
Censure et autocensure (Pav. 3200/F2245)
Colette Beauchamp, Québec; Sylvia Lago, Uruguay; Nell McCafferty, Irlande; Mariana Valverde, Canada; Hinde Taarji, Maroc
La poésie est aussi une arme (Aréna 198)
Dionne Brand, Canada; Alanis Obomsawin, Québec; Lina Sagara Reyes, Philippines
Le pouvoir amoureux (Marie-Victorin B259)
Marie-Claire Blais, Québec; Maureen Brady, E.-U.; Olga Broumas, E.-U.; Norma Telles, Brésil

■ 12h30 — 14h30
L'Écriture comme profession dangereuse (Pav. 3200/F2245)
Diamela Eltit, Chili; Iva Kotrla, Tchécoslovaquie; Makeda Silvera, Canada; Zdena Skvorecky-Salivarova, Tchécoslovaquie/Canada
Pouvoir, politique et sexualité (Pav. 3200/G2215)
Kuniko Funabashi, Japon; Sheila Jeffreys, Angleterre; Catharine MacKinnon, E.-U.; Paola Tabet, Italie/France
Au delà du langage patriarcal (Aréna 198)
Lakshmi Kannan, Inde; Erin Mouré, Québec; Dale Spender, Australie; Estella Sagredo, Argentine
La critique littéraire: ses enjeux et ses contraintes (Marie-Victorin B259)
Louise Cotoiré, Québec; Pauline Harvey, Québec; Barbara Godard, Canada; Marisa Rusconi, Italie

SAMEDI 18 JUIN

Stratégies de la pensée féministe
■ 9h30 — 11h30
Éthique et esthétique (Pav. 3200/F2245)
Louise Durré, Québec; Gisela Ecker, R.F.A.; Greta Hofmann Nemiroff, Canada; Donna Smyth, Canada
Résistance et silence (Pav. 3200/G2215)
Ramanab Espinet, Trinidad/Tobago; Aura Román Lopez, Puerto Rico; Régina

LECTURES QUÉBÉCOISES (Marie-Victorin C237)
Louky Bersianik, Denise Desautels, Michèle Mailhot, Céline Tanguay-Desrochers, Louise Warren

■ 14h45 — 16h45
Qui a peur de nos héroïnes? (Marie-Victorin B259)
Marlene Jennings, Québec; Shirley Small, Québec; Sheila Barrow, Barbades/Québec; Mary Edwards, St. Kitts/Québec; Margaret Lynch, Québec; Cora Wagner, Guyane/Québec; Mercy Boampong, Ghana/Québec
Wild Women Wild Words, Reflections on the Wickedary (Ctr. Comm. 4301)
Mary Daly in cahoots with Jane Caputi (en anglais seulement)

■ 12h30 — 14h30
Spiritualité, identité et politique (Marie-Victorin D544)
Shirley Bear, Canada; Cathie Dansford, Nouvelle-Zélande; Barbara Smith, Canada; Anna Lee Walters, E.-U.
Perspectives féministes dans la diaspora africaine (Pav. 3200/G2215)
Maryse Condé, Guadeloupe; Gloria Joseph, E.-U.; Yolaine Jumelle, Haïti/Québec; Katharina Ogunyaye, R.F.A.; Alzira dos Santos Rufino, Brésil
Sortir des paradigmes patriarcaux (Aréna 198)
Marie-Jeanne Musiol, Québec; France Théoret, Québec; Betsy Warland, Canada
Yolande Villemaire, Québec
Recherche féministe en Asie du sud (Marie-Victorin B259)
Vandana Shiva, Inde; Sidesh Vaid, Inde; Veera Shatrugana, Inde; Veera Talwar Oldenburg, Inde/E.-U.

■ 13h30 — 15h30
Lectures lesbiennes (Marie-Victorin C237)
Gloria Anzaldúa, E.-U.; Judith Barrington, Angleterre/E.-U.; Elana Dykewomon, E.-U.; Gillian Hanscombe, Angleterre; Daphne Marlatt, Canada; Sumi Namjoshi, Inde/Canada; Betsy Warland, Canada; Libby Oughton, Canada; Anna Livia, Angleterre; Judy Grahn E.U.

■ 14h45 — 16h45
Roman policier et science-fiction: écrire la violence, penser l'utopie (Pav. 3200/F2245)
Marie-Andrée Bertrand, Québec; Sara Paretsky, E.-U.; Eve Zarembo, Canada
Confrontation et collaboration: sources d'empowerments (Pav. 3200/G2215)
Fleurette Osborne, Canada; Glenda Simms, Canada; Esmeralda Thornhill, Québec
Théories féministes et stratégies discursives (Aréna 198)
Alya Baffoun, Tunisie; Danielle Juteau, Québec; Claire Michard, France; Mireille

Neptune-Anglade, Haïti/Québec; Marisa Zavalloni, Québec
Stratégies politiques lesbiennes (Marie-Victorin B259)
Adriana Batista, Mexique; Elana Dykewomon, E.-U.; Lollan Mohin, Angleterre; Louise Turcotte, Québec

■ 16h00 — 18h00
Lectures américaines (Marie-Victorin C237)
Jeannette Armstrong, Shirley Bear, Janet Campbell Hale, Chrystos, Joy Harjo; Emma LaRoque; Lee Maracle; Alanis Obomsawin; Barbara Smith; Luci Tapahonso; Anna Lee Walters

■ 20h00
Spectacle et dance: Université Concordia, Hall Bldg., 7e étage; Kali Bharati Dancers, Têtes de Vaches, Lilian Allen et ses musiciennes

DIMANCHE 19 JUIN

■ 12h30 — 14h30
Témoignages: Le mouvement des femmes à travers le monde (Pav. 3200/F2245)
Gay Allison, Canada; Ayanna Black, Canada; J.J. Dominique, Haïti; Latifa Jhabdi, Maroc; Elizabeth Souza-Lo, Brésil
Identité et marquage de l'écrivaine (Pav. 3200/G2215)
Marion Kraft, R.F.A.; Emma Larocque, Canada; Bharati Mukherjee, Inde/E.-U.; Jean Yoon, Canada
Fantaisie, utopie et humour (Aréna 198)
Sandy Duncan, Canada; Sumi Namjoshi, Inde/Canada; Cathleen O'Neill, Irlande; Esther Rochon, Québec

■ 14h30 — 16h30
Féminisme et tradition (Pav. 3200/F2245)
Malika El Belghiti, Maroc; Kumari Jayawardena, Sri Lanka/E.-U.; Rose-Marie Muraro, Brésil; Flora Nwapa, Nigeria
Le féminisme et le changement social (Marie-Victorin B259)
Breny Cuenca, Mexique; Jimena Pizarro, Chili; Rajabali Sharfun, Kenya
Témoignage: Les femmes à travers le monde (Aréna 198)
Rachel Gutiérrez, Brésil; Fatima Houba-Pépin, Maroc/Québec; Sylvia Kumba, Zimbabwe; Josephine Sappor, Ghana
Écriture: quel scénario? (Marie-Victorin B259)
Zdena Skvorecky-Salivarova, Tchécoslovaquie/Canada; Ida Williams, Québec; Mariela Mallet, Chili/Québec; Annie Goldmann, France
Lectures de la francophonie: (Marie-Victorin C237)
J.J. Dominique, Haïti; Pauline Harvey, Québec; Lela Houari, Maroc/Belgique; Jacqueline Merville, France; Aminata Sow Fall, Sénégal; Regina Yaou, Côte d'Ivoire

☐ PASSEPORTS pour toutes les activités ouvertes au public et une copie du programme-souvenir: 30 \$

☐ Billets du jour (hall d'exposition, tables rondes): 5 \$

☐ Admission au hall d'exposition: 2,50 \$

☐ Conférences du soir: 5 \$

☐ Lectures: gratuit

☐ Heures d'ouverture:

Jeudi 16 juin	9h à 21h	Samedi 18 juin	10h à 18h
Vendredi 17 juin	9h à 21h	Dimanche 19 juin	12h à 6h

Informations: 843-3282
2050 Édouard MontPetit

Un écrivain pudique s'approche à pas feutrés...



Jean
ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

QU'EST-CE donc que le talent ? Je parle de celui d'écrire. Il y a d'abord le naturel, ce don incompréhensible que les dieux répartissent ou retiennent selon leur bon plaisir. Le besoin incoercible de s'exprimer lui emboîte le pas, qui repose sur la sensibilité, sur l'acuité du regard, la finesse de l'oreille. Et puis, il y a la page blanche, rayée ou quadrillée, selon; elle est sur la table, qui attend, le stylo à côté. L'auteur s'approche d'eux à pas feutrés. Il va jusqu'à imaginer qu'il les regarde agir, tant il craint de leur imposer une présence ennemie. Peut-être l'irruption d'un tiers les amènerait-elle à infléchir leur comportement, à perdre de leur naturel. En sorte que l'imagination et le voyeurisme se confondent. Les gestes perçus de loin deviennent un rituel que le narrateur déchiffre, auxquels il donne un sens ayant finalité. Ainsi, dans la rue, deux êtres se rencontrent. Ils

se parlent, s'embrassent, se querellent, se réconcilient. Jusque-là, tout va bien. Le voyeur voit. Il joue son rôle dans la comédie. Et puis, tout change. L'imagination intervient. Les amants disparaissent à la vue. Seul l'oeil intérieur fera désormais son office, oeil qui est rêve et poésie. À la poésie du vécu succède celle du songe, qui recrée lui aussi une réalité. Et c'est ici qu'intervient la vision du monde de M. Bertrand Bergeron. Vous et moi enverrions ces amants à leur destin copulatoire. Pas du tout. Dans leur chambre, aussi loin que possible l'un de l'autre, ils ne sont pas dans la réalisation du désir. Le témoin visionnaire ne le veut pas ainsi. Cet homme et cette femme, à leur tour, deviennent créateurs de l'instant. Debout ou couchés, nus ou vêtus, ils tendent l'oreille vers le mur qui les sépare d'une autre chambre où, peut-être, des amants voyagent aux rives prochaines du fabuliste. Ils écoutent, imaginent la scène, la vivent, eux aussi, par l'imagination. Le rêve l'emportera toujours sur la réalité. La sensibilité peut seule donner un sens à la gestuelle. Dans ces récits, chaque geste est « comme si », afin que la boucle soit bouclée, que la leçon du regard puisse être transmise.

La finesse insigne de sa sensibilité permet à M. Bertrand Bergeron de situer son imagination presque au niveau morphologique. Une femme tient sa petite fille par la main. Elle rencontre un homme, ou un autre. L'enfant, au frémissement de cette paume dans la sienne, devinera si sa mère aime ou n'aime pas. Le langage des grandes personnes lui est interdit, mais elle comprend celui du corps humain, qui n'a pas appris à cacher. Talleyrand disait que la parole avait été donnée à l'homme pour masquer sa pensée. La méthode de M. Bertrand Bergeron est plus sûre. Les personnages sont, pour ainsi dire, muets. Leur vocabulaire, ce sont leurs gestes; leur comportement est leur langage.

Dans quel univers vivent-ils ? Dans celui de tous les jours, mais rendu insolite par la matérialisation du désir. Un homme vit avec sa mère. Employé ? Instituteur ? On ne saura jamais. Homme de solitude et de désespoir muets. Une nuit, un train vide vient le chercher. Il attend. La nuit suivante, le train revient. Il partira à la recherche d'une autre vie. Il se perdra dans la foule d'une autre ville. L'ailleurs est partout présent dans ce livre, avec son attrance, son peut-être, ses espoirs de transformation vitale, de régénérescence.

L'inconnu interviendra, sous une forme, sous une autre, afin de permettre à un inconnu de vivre, peut-être, ailleurs, sa vie mythique.

Je ne crois pas que M. Bertrand Bergeron veuille représenter un univers total. Prenez Tchekhov ou Maupassant. En quelques pages, ils décrivent des êtres, leur comportement, le milieu où ils évoluent, ce meuble qui retient l'attention. C'est que leurs personnages sont centrés sur une réalité, vivent intensément une situation précise. Rien de tel ici. Le problème qui se pose aux personnages de *Maisons pour touristes*, c'est l'absence de situation ferme. Ils sont créatures d'un flou indéterminé. Je n'ai jamais senti aussi fortement qu'en lisant ce livre à quel point la psychologie de nos contemporains est différente de celle des hommes du XIXe siècle. Cette réalité tient à ce que nos ancêtres immédiats croyaient qu'ils avaient prise sur la réalité qui les entourait. Un personnage de Tchekhov est un raté parce qu'il le veut bien, qu'il s'abandonne aux forces négatives qui l'entourent. Il pourrait être autre chose s'il acceptait de vivre selon les lois du courage et du dynamisme de la vie. Tout est possible. Pour nous, non. Le sens moral du devenir a disparu. Un jeune homme part en vacances et loue une maison dans un village perdu afin d'y être seul, dans le silence. Mais il se rend compte qu'on l'a floué. Des amis viendront le rejoindre. Tout a été prévu. Il est fait comme un rat. Notre monde, avec toutes ses facilités, son respect avoué de la personne humaine, est fait de quatre murs qui se rapprochent lentement et qui finiront par nous écraser. Nous appelons Dieu ces quatre murs. Ils sont partout dans le livre de M. Bertrand Bergeron, sous forme de chambres d'hôtel, dont les fenêtres donnent sur la rue; sous forme de portes qui se referment, de miroirs qui vous renvoient votre image, sous forme des conversations des autres, qui pourraient sortir de votre bouche, sous forme de villes momentanément désertes, qui reviennent à la vie on ne sait trop par quel miracle. Le monde est devenu si stable qu'il en est imprévisible. Il vit de sa propre vie, en dehors des êtres humains qui l'habitent. Sans le savoir, nous ressentons profondément cette rupture.

Les personnages de *Maisons pour touristes* témoignent admirablement de cet acharnement que nous avons mis à nous détruire et jusqu'à n'être plus

que des ombres. La discontinuité psychologique se retrouve aussi dans le langage qu'utilise M. Bertrand Bergeron. Ses phrases sont comme les créatures de son invention, souvent elles ne se terminent pas. Il écrit un peu comme parlait le président Eisenhower, sans verbe, ou comme peignaient les impressionnistes, laissant le trait inachevé, sûrs que l'oeil lui donnerait son sens. Parfois, cela aboutit à des effets cocasses : « Car il finira bien par se retourner et alors se trouvera-t-il quelque chose pour la garantir, elle, de ce regard, calme et affolé, elle est folle d'ainsi, le sait, mais ne sait plus à présent que son regard à lui sur elle, ne cherche plus à se défendre de quoi que ce soit, ferme les yeux car pour l'écouter ne plus que l'entendre, tout plutôt qu'il ne se taise car il y a lieu de craindre, ravie par cette peur » (p. 67). À chacun d'ajouter le mot qui lui convient. Cette liberté prise avec la syntaxe et le déroulement de la pensée (n'est-ce pas, du reste, la même chose ?) est-elle qualité ou défaut ? J'opinerais pour défaut, n'était-ce la virtuosité d'écriture dont fait preuve M. Bertrand Bergeron. Toutefois, ce jeu peut à la longue devenir un procédé agaçant parce que facile. Passons cette fantaisie au directeur des publications du Gifric, dans l'espoir qu'il ne permet pas à ses auteurs de donner dans ses propres travers. Et comment ne pas tout passer à un écrivain qui a à ce point le don de l'émotion, de la subtilité psychologique et de la solitude ?

Malgré son titre faussement aguichant, j'ai aimé ce livre parce que je m'y suis retrouvé. Ce sera le cas des nombreux lecteurs que je souhaite à M. Bertrand Bergeron. Et qu'ai-je donc retrouvé ici de moi-même ? Le vague de mon âme ? Des désirs inassouvis ? Le besoin de connaître ce qui s'agit au fond des autres ? Un paysage lunaire ? La vie solitaire qui ne débouche sur rien sinon des trains-fantômes en partance ? Je ne sais et sans doute les lecteurs de *Maisons pour touristes* ne seront-ils pas plus avancés que moi. Ils s'enfonceront comme je le fais maintenant dans la pénombre aux sons de la quatrième *Symphonie* d'Albéric Magnard.

* MAISONS POUR TOURISTES
Bertrand Bergeron
Québec, L'instant même, 1988

◆ Foire féministe

qui beaucoup écrivent leur journal intime ou leur autobiographie. Les femmes n'osent pas dire au fur et à mesure ce qui se passe en elles, leur mémoire est donc très chargée. Le pouvoir ? C'est important d'en parler parce que nous n'y participons que peu. C'est aussi le pouvoir qui parfois s'exerce entre nous. Il faut savoir pourquoi il y a plaisir à la domination, comprendre les rouages, même si la réalité socio-politique n'est pas partout la même. Et puis, les stratégies, c'est chercher à savoir par quelles audaces littéraires on peut arriver à ce qu'on veut. Cela peut être l'humour, la fable, le travail formel dans le texte. Selon Ariane Brunet, certains groupes ont adopté un thème plutôt qu'un autre. Les Africaines de couleur, qui vivent dans les pays occidentaux, ont opté pour les questions de pouvoir, les Latino-Américaines pour la mémoire, les théoriciennes pour les stratégies.

Pour mener à bien leur entreprise, les organisatrices montréalaises, aidées par une centaine de bénévoles, ont rejoint les organisations, centres et réseaux des communautés culturelles du Québec. Certains de ces groupes organisent, d'ailleurs, leurs propres activités, pendant la foire. Ainsi, le colloque des 17 et 18 juin, organisé par le Centre maghrébin de recherche et d'information, intitulé : « La longue marche des femmes afro-asiatiques vers l'égalité ». Les féministes maghrébines sont très actives dans leurs pays respectifs, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, commente la dynamique Ariane Brunet. Mais elles n'ont pas de maisons d'édition. Elles publient leurs écrits dans des revues comme le *Collectif du 8 mars* au Maroc. Ce sont des chercheuses, des essayistes, des théoriciennes. Elles ne sont pas bien vues de leur gouvernement et leur voix n'est pas entendue dans leur propre pays.

Le discours féministe s'exprime plus ou moins librement, avec plus ou moins de virulence. Ariane Brunet reconnaît le dynamisme de l'édition universitaire des États-Unis qui alimente plus de 180 librairies féministes. Pas étonnant que le contingent américain soit fortement représenté par les Maureen Brady, Sarah Hoagland et Catharine MacKinnon, pour ne citer qu'elles. Il ne faudrait pas oublier non plus les représentantes des ethnies et des minorités culturelles comme les aborigènes d'Australie et les Amérindiennes, 14 au total, dont les ateliers portent sur la spiritualité et la littérature, source vive et force de transgression. Et puis, bien sûr, il y aura les Québécoises Louky Bersianik, Madeleine Gagnon, Pauline Harvey, Jeanne d'Arc Jutras, Michèle Mailhot, Louise Warren, Anne-Marie Alonzo, Nicole Houde, au total 37 écrivaines d'ici.

« On a un très large éventail d'interventions, précise Diane Bronson, des plus réformistes aux plus radicales. Les femmes viennent de toutes les couches sociales. » Le féminisme des années 80, renchérit Nicole Brossard, aborde les questions d'infériorité de la femme mais, en même temps, c'est une perspective de pensée sur la réalité actuelle. Vous savez, 52 % du public lecteur est un public de femmes, la preuve qu'elles ne lisent pas toutes des recettes de cuisine », lance-t-elle.

Pour cette troisième foire, 6.000 personnes sont attendues. « Si on en avait 10.000, on serait aux anges », précise Ariane Brunet. Quant au prochain pays hôte, il reste à déterminer. On annonce l'Inde, l'Espagne ou la Jamaïque, peut-être l'Amérique latine qui en a manifesté le désir. Une chose est sûre, toutes ces femmes, qu'elles soient de Montréal, de Soweto ou de Rabat, n'ont qu'un but : partager leurs différences et créer des liens pour se faire entendre.

— France Lafuste

◆ Ferland

le fond, cette liberté, cette insouciance, cette folie qui peut s'emparer de quelqu'un... » J'esquive l'attaque d'un mouvement de recul qui n'échappe pas à l'oeil expert de l'avocat-écrivain-professeur.

En reprenant mon souffle, j'apprends que Léon-Gérald Ferland est né en Estrie, à Racine plus précisément, qu'il a fait ses études au séminaire de Sherbrooke avant de terminer son diplôme en lettres à l'Université de Montréal. Il est immédiatement engagé comme professeur au collège de Saint-Laurent. Devenu professeur, il poursuit ses études aux niveaux de la maîtrise et du doctorat avec une thèse sur Hubert Aquin dont le titre à lui seul témoigne des préoccupations de l'auteur : *La Néologie lexicale et la temporalité dans l'oeuvre de Hubert Aquin*. Tout en faisant son doctorat, il mène de front des études en droit et fait son Barreau. Il n'a jamais véritablement pratiqué.

Ce sont, d'ailleurs, les études en droit qui l'ont ramené à l'écriture. « Les études en lettres éloignent de l'écriture parce qu'on accorde trop d'importance à la forme et qu'on perd de la spontanéité, précise-t-il. C'est lorsqu'une amie m'a téléphoné pour me dire qu'elle consacrerait une heure par jour à résumer de la jurisprudence que j'ai décidé d'écrire, moi aussi, une heure par jour. Je suis parti d'un véritable procès auquel j'assistais pour faire mon premier roman, *Meurtre éclair*. »

Très jeune, Léon-Gérald Ferland est fasciné par les romans policiers. Il lit tous les Simenon, les Agatha Christie, les auteurs américains, etc. Il enseigne maintenant le roman policier au cégep et sa spécialité comme avocat est en droit criminel. Bref, il a toutes les prédispositions requises pour aborder le polar. En plus, il a toujours aimé mêler le vraisemblable et l'invraisemblable.

Tout cela contribue à faire de son deuxième roman, *Et voilà que la vie fait naufrage*, un beau canular qui se déroule dans le milieu pas très propre de la prostitution. De la page couverture au dernier mot du livre, le trompe-l'oeil, les références, les clin d'oeil, les fausses pistes, abondent. Le lecteur est pris au piège et ne peut sortir du roman qu'estomaqué et déboussolé. « C'est à la suite de la vague de pression pour le déplacement des prostituées à Montréal et à Vancouver que j'ai voulu faire, un peu, le procès des moralisateurs de tous acabit qui sont aussi des hypocrites. Leur idéologie est bien simple : il n'y a pas de problème lorsque le problème est ailleurs. On n'a qu'à déplacer les prostituées pour croire la question réglée. J'ai donc fait une sottise en décrivant des personnages loufoques, des marionnettes entre les mains de l'auteur. »

Cette sottise-chronique, hilarante et terrible à la fois, est également une recherche d'écrivain. Pour Léon-Gérald Ferland, l'écrivain est un guerrier. « La liberté qu'un assassin s'offre, l'auteur se la donne également sur ses personnages, ses préjugés, ses idéologies, etc. Il peut tout assassiner, s'il le veut, en griffonnant des lignes sur du papier. Moi, j'écris pour ne pas m'emmerder. Écrire fait beaucoup de bien. C'est une drogue. Je flotte après une séance d'écriture. La création est le grand bonheur de la vie. C'est un acte gratuit. Lorsque j'écris une scène dans laquelle le sang gicle partout, je trouve ça très très drôle... »

Tout ceci est dit avec un sourire en coin qui me laisse songeur. Car une phrase, échappée au fil de la conversation en faisant référence à une subtilité mise en abîme qui ceinture le récit, me revient en mémoire : « Ce qu'on pose comme étant de la fiction est en fait de la réalité déguisée. » J'ai juste le temps de me tirer de côté avant que la vitre du restaurant ne vole en mille morceaux. Un livre à la main, je m'aperçois que c'était moi, l'assassin. Léon-Gérald Ferland est un magicien.

— Guy Ferland

Les saints martyrs canadiens

Suite de la page D-1

existé : celui des saints martyrs canadiens) lorsque les jésuites auront réussi à se faire oublier et qu'à la faveur de l'école et de l'historiographie cléricale, il aura été pris au sérieux par le clergé qui aura mis en branle les procédures de la béatification. Mais déjà, le gouvernement du Québec est partie prenante, puisqu'il tient sa légitimité idéologique du discours nationaliste revu et corrigé par le catholicisme d'État. Le mythe est d'ailleurs endossé par le gouvernement au terme d'un marchandage économique et idéologique : le premier ministre Honoré Mercier a chargé le pape de partager rien de moins qu'un demi-million de dollars (les biens des jésuites) entre les différentes factions du clergé (1888); on peut donc voir dans son fils (Honoré Mercier, né en 1875), le ministre des Terres et Forêts du gouvernement Taschereau, celui que l'État délègue à Rome pour les cérémonies de la béatification, le symbole explicite de l'alliance politique. Je ne prétends pas, bien entendu, que c'était donnant, donnant, car si personne ne peut jamais savoir combien coûtent une béatification et une canonisation, il est clair que ça coûte les yeux de la tête. Mais les Canadiens français ont payé de bon cœur, puisqu'on leur disait que ça n'avait pas de prix. En réalité, absolument tout a son prix et celui de la canonisation des saints martyrs canadiens a été pour une bonne part le coût de la pasteurisation et de l'homogénéisation idéologiques des intellectuels, dont un peuple dévot à sans le savoir fait les frais. En tout cas, la Société Saint-Jean-Baptiste était fière d'organiser au nom du peuple les cérémonies que programmaient les jésuites : la béatification et la canonisation n'ont pas lieu par hasard respectivement un 21 et un 29 juin, c'est-à-dire le dimanche qui précède et qui suit la fête nationale... Bref, les saints martyrs canadiens n'ont pas grand chose à voir avec leur propre canonisation : le Vatican a simplement reconnu officiellement par une béatification (1925), une canonisation (1930) et un patronage (1940) que le Canada français méritait bien son titre de catholique.

Les saints martyrs canadiens sont donc rigoureusement le symbole du catholicisme d'État qui a été élaboré à partir de l'écrasement des patriotes en 1837-1838. Celui qui a dirigé le Québec de 1860 à 1940 et qui n'a pas cessé de le dominer avant 1960. Cette histoire qui crève les yeux, les apologistes réussissent à en faire complètement abstraction lorsqu'ils écrivent la progression du culte et de la cause des saints martyrs canadiens. Ils en font une histoire providentielle, qui n'a rien d'invraisemblable, parce qu'elle fait partie du mythe. En effet, si l'on voulait en prendre le contre-pied pour écrire la véritable histoire (de l'histoire) des saints martyrs, on ferait du même coup disparaître l'objet de notre étude, avec le risque de créer un anti-mythe, mythe blanc qui servirait tout au plus à exorciser le mythe noir que l'on s'interdit de comprendre. [...]

(Tous droits réservés, 1988, Éditions Singulier.)

«Mes filles, les corbeaux sont faits pour être plumés.»

Françoise Dorin

Les corbeaux et les renardes

Roman

Flammarion

Le nouveau Dorin: drôle et féroce sur 400 pages

Une mère. Deux soeurs. Trois caractères solidement trempés. La mère a donné une seule directive à ses filles: trouver un mari. L'aînée suit à la lettre les conseils maternels. La cadette les repousse avec violence.

Flammarion



Ville de Montréal

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Grand Prix du livre de la Ville de Montréal (1988)
Appel de candidatures

- L'auteur de l'ouvrage primé doit être résident de la Communauté urbaine de Montréal.
- Le prix est décerné à l'auteur d'une oeuvre éditée sous forme de livre, pour la première fois, entre le 30 octobre 1987 et le 28 octobre 1988.
- L'ouvrage primé est une oeuvre de création, écrite en anglais ou en français, par un seul auteur (roman, essai, nouvelle, poésie, histoire, etc.).
- Le prix à décerner consiste dans le versement à l'auteur de l'ouvrage primé d'une somme de 10 000 \$.
- La Ville de Montréal paie les frais d'attribution du prix et les autres frais incidents.
- Le Salon du livre de Montréal forme un jury et suggère à la Ville de Montréal la formation du jury du Grand Prix.
- Ce prix ne peut être décerné aux membres du jury ni aux membres du Conseil municipal de la Ville de Montréal.
- La date limite pour la réception des ouvrages (en 6 exemplaires) est le 28 octobre 1988. Les ouvrages doivent être acheminés au secrétariat du Prix, où on peut se procurer des formulaires d'inscription:

Grand prix du livre de la Ville de Montréal
Secrétariat a/s Salon du livre de Montréal
911, rue Jean-Talon est Bureau 207 Montréal (Québec) H2R 1V5